



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Réserve

807485

OEUVRES

de

DE VOLNEY.

9710239

IMPRIMERIE DE H. BALZAC,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

807485
OEUVRES

CHOISIES.

DE

C.-F. VOLNEY,

PAIR DE FRANCE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME I.

Les Prouves

I.



PARIS,

BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS.

RUE DE VAUGIRARD, N. 17.

ACHILLE DÉSAUGES, LIBRAIRE.

RUE JACOB, N. 5.

1827.



LES RUINES

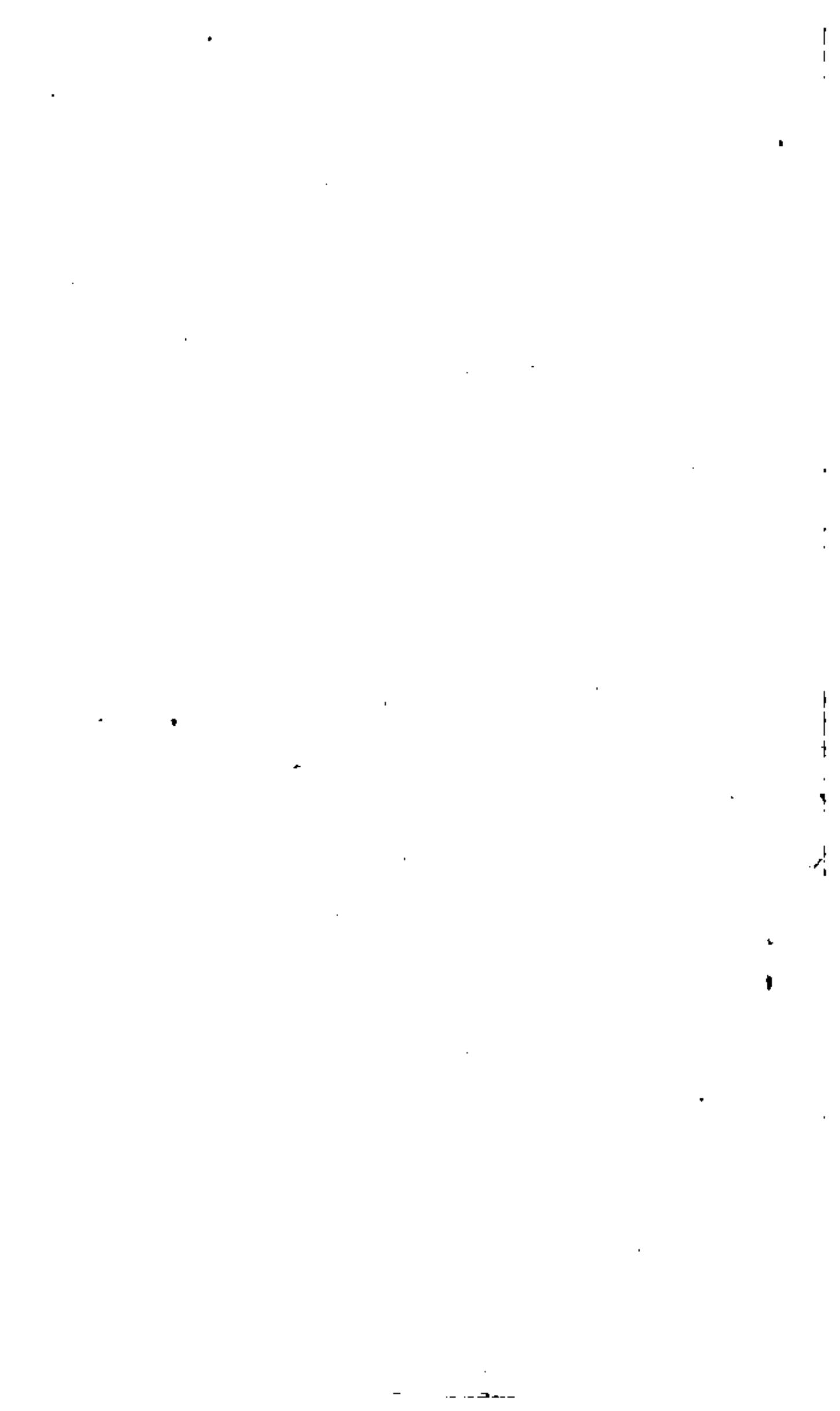
ou

MÉDITATION SUR LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES.

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE PAR M. LE COMTE DARU,

Pair de France.



NOTICE

SUR

M. LE COMTE DE VOLNEY,

LUE A LA CHAMBRE DES PAIRS, LE 14 JUIN 1820,

PAR M. LE COMTE DARU.

M. CONSTANTIN-FRANÇOIS CHASSEBEEUF DE VOLNEY était né en 1757, à Craon, dans cette condition mitoyenne, la plus heureuse de toutes, puisqu'elle n'est déshéritée que des faveurs trop périlleuses de la fortune, et que les avantages sociaux et intellectuels y sont accessibles à une ambition raisonnable.

Dès sa première jeunesse, il se voua à la recherche de la vérité, sans se laisser effrayer par les études sérieuses qui seules

peuvent initier à son culte. A peine âgé de vingt ans , mais déjà muni de la connaissance des langues anciennes , des sciences naturelles et de l'histoire , déjà accueilli parmi les hommes qui tenaient alors un rang distingué dans les lettres , il soumit au jugement d'une illustre académie la solution de l'un des problèmes les plus difficiles que nous ait laissé à résoudre l'histoire de l'antiquité.

Cet essai ne fut point encouragé par les hommes savans qui en étaient les juges : l'auteur n'appela de ce jugement qu'à son courage et à ses efforts.

Bientôt après , une succession lui étant échue , *l'embarras fut de la dépenser* (ce sont ses propres expressions). Il résolut de l'employer à acquérir , dans un grand voyage , un fonds de connaissances nouvelles , et se décida à parcourir l'Égypte et la Syrie. Mais pour visiter ces contrées avec fruit, il fallait en connaître la langue.

Cette difficulté ne rebuta point le jeune voyageur ; au lieu d'apprendre l'arabe en Europe , il alla s'enfermer dans un couvent de Coptes , jusqu'à ce qu'il fût en état de parler cet idiome commun à tant de peuples de l'Orient. Cette résolution prouvait déjà une de ces âmes fortes qu'on peut s'attendre à trouver inébranlables dans les épreuves de la vie.

Quoique le voyageur eût eu à nous entretenir , comme un autre , de ses peines et de quelques périls surmontés par son courage , il sut se mettre au-dessus de la faiblesse qui , le plus souvent , porte ses pareils à nous entretenir de leurs aventures personnelles autant que de leurs observations. Dans son récit il s'éloigne des sentiers battus ; il ne vous dit point par où il a passé , ce qui lui est arrivé , quelles impressions il a éprouvées. Il évite avec soin de se mettre en scène ; c'est un habitant des lieux , qui les a long-temps et

bien observés, qui vous en décrit l'état physique, politique et moral. L'illusion serait complète, si on pouvait supposer dans un vieil Arabe toutes les connaissances, toute la philosophie des Européens, qui se trouvent réunies à la maturité dans un voyageur de vingt-cinq ans.

Mais quoiqu'il possède tous les artifices par lesquels on répand de l'intérêt dans le discours, vous ne reconnaissez point le jeune homme à la pompe de ses descriptions ambitieuses; quoiqu'il soit doué d'une imagination vive et brillante, vous ne le surprenez jamais expliquant par des systèmes hasardés les phénomènes physiques ou moraux qu'il vous décrit. C'est un sage qui observe avec les yeux d'un savant. A ce double titre il ne juge qu'avec circonspection, et sait avouer quelquefois qu'il ignore les causes des effets qu'il vient d'exposer.

Aussi son récit a-t-il tous les caractères

qui persuadent, l'exactitude *et la*
 foi; et lorsque, dix ans après, *une*
entreprise militaire porta quarante
 voyageurs sur cette terre antique,
 avait parcourue sans compagnon,
 armes, sans appui, tous reconnurent
 guidé sûr, un observateur éclairé dans
 l'écrivain qui ne semblait les avoir devan-
 cés que pour leur aplanir ou leur signaler
 une partie des difficultés de la route.

Ce fut un témoignage unanime qui s'é-
 leva de toutes parts, pour attester l'exac-
 titude de ses récits, la justesse de ses ob-
 servations; et le *Voyage d'Égypte et de*
Syrie fut recommandé par tous les suf-
 frages à la reconnaissance et à la con-
 fiance publiques.

Avant d'être soumis à cette épreuve,
 cet ouvrage avait obtenu dans le monde
 savant un succès si rapide et si général
 qu'il était parvenu jusqu'en Russie. L'im-
 pératrice qui régnait alors sur cet empire

(c'était en 1787) envoya à l'auteur une médaille qu'il reçut avec respect, comme une marque d'estime pour ses talens, et avec reconnaissance, comme un témoignage d'approbation donné à ses principes. Mais lorsque l'impératrice se déclara l'ennemie de la France, M. de Volney renvoya cet honorable présent, en disant : « Si je l'obtins de son estime, je le lui rends pour la conserver. »

Cette révolution de 1789, qui venait d'attirer sur la France les menaces de Catherine, avait appelé M. de Volney sur la scène politique.

Député à l'assemblée des États-Généraux, les premières paroles qu'il y prononça furent pour la publicité des délibérations.

Il provoqua l'organisation des gardes nationales, et celle des communes et des départemens.

A l'époque où l'on s'occupait de la

vente des biens du domaine (en 1790), il publia un petit écrit où il pose ces principes : « La puissance d'un État est en raison de sa population ; la population est en raison de l'abondance ; l'abondance est en raison de l'activité de la culture, et celle-ci en raison de l'intérêt personnel et direct, c'est-à-dire de l'esprit de propriété. D'où il suit que plus le cultivateur se rapproche de l'état passif de mercenaire, moins il a d'industrie et d'activité ; au contraire, plus il est près de la condition de propriétaire libre et plénier, plus il développe ses forces et les produits de sa terre, et la richesse générale de l'État. »

L'auteur arrive à cette conséquence, qu'un État est d'autant plus puissant qu'il compte un plus grand nombre de propriétaires, c'est-à-dire une plus grande division des propriétés.

Conduit en Corse par cet esprit d'observation qui n'appartient qu'aux hommes

dont les lumières sont étendues et variées, il aperçut du premier coup d'œil tout ce qu'on pouvait faire pour perfectionner l'agriculture dans ce pays; mais il savait que chez les peuples dominés par d'anciennes habitudes, il n'y a d'autre démonstration, d'autre moyen de persuader que l'exemple. Il achète un domaine considérable, et se livre à des expériences sur toutes les cultures qu'il croit pouvoir naturaliser dans ce climat: la canne à sucre, le coton, l'indigo, le café, attestent bientôt le succès de ses efforts. Ces succès attirèrent sur lui l'attention du gouvernement; il est nommé directeur de l'agriculture et du commerce dans cette île, où, faute de lumières, toutes les méthodes nouvelles sont si difficiles à introduire.

Il n'est guère possible d'apprécier le bien qu'on devait attendre de cette paisible magistrature; mais on sait que ce n'étaient ni les lumières, ni le zèle, ni le

courage de la persévérance, qui pouvaient manquer à celui qui en était revêtu : à cet égard il avait fait ses preuves. Ce fut pour céder à un sentiment non moins respectable qu'il interrompit lui-même le cours de ses travaux. Lorsque ses concitoyens du bailliage d'Angers l'eurent nommé leur député à l'Assemblée constituante, il donna sa démission de l'emploi qu'il tenait du Gouvernement, professant cette maxime, qu'on ne peut être mandataire de la nation, et dépendant par un salaire de ceux qui l'administrent.

Par respect pour l'indépendance de ses fonctions législatives, il avait renoncé à la place qu'il exerçait en Corse avant son élection ; mais il n'avait pas renoncé à faire du bien à ce pays. Ce noble sentiment l'y ramena après la session de l'Assemblée constituante. Appelé dans cette île par des habitans qui y exerçaient une grande influence et qui invoquaient le

secours de ses lumières, il y passa une partie des années 1792 et 1793.

A son retour il publia un écrit intitulé : *Précis de l'état actuel de la Corse*. Ce fut un acte de courage ; car il ne s'agissait pas d'un tableau physique , mais d'exposer l'état politique d'une population que plusieurs partis divisaient et où fermentaient des haines invétérées. M. de Volney révéla les abus sans ménagement, sollicita l'intérêt de la France en faveur des Corses sans les flatter , dénonça sans crainte leurs torts et leurs vices : aussi le philosophe obtint-il le prix qu'il devait attendre de sa sincérité, il fut accusé par les Corses d'être hérétique.

Pour prouver qu'il n'était point digne de cette qualification , il publia , peu de temps après, un petit ouvrage intitulé *La Loi naturelle , ou Principes physiques de la Morale*.

Une inculpation bien autrement dange-

reuse ne tarda pas à l'atteindre, et celle-ci, il faut en convenir, était méritée. Ce philosophe, ce digne citoyen, qui, dans la première de nos assemblées nationales, avait secondé de ses vœux et de ses talens l'établissement d'un ordre de choses qu'il croyait favorable au bonheur de sa patrie, fut accusé de ne pas aimer sincèrement la liberté pour laquelle il avait combattu ; c'est-à-dire de désapprouver la licence.

Un emprisonnement de dix mois, qui ne finit qu'après le 9 thermidor, était une nouvelle épreuve réservée à son courage.

L'époque où il recouvra sa liberté fut celle où l'horreur qu'avaient inspirée de coupables excès, ramena les esprits vers ces nobles pensées qui heureusement sont un des premiers besoins des hommes civilisés. Ils demandèrent aux lettres des consolations après tant de crimes et de malheurs, et l'on s'occupa d'organiser l'instruction publique.

Il importait d'abord de s'assurer des connaissances de ceux à qui on devait confier l'enseignement ; mais les systèmes pouvaient être divers ; il fallait établir les meilleures méthodes et l'unité des doctrines. Il ne suffisait pas d'examiner les maîtres , il fallait les former , en créer de nouveaux ; et , dans cette vue , on institua , en 1794 , une école où la célébrité des professeurs promettait de nouvelles lumières aux hommes les plus instruits. Ce n'était point , comme on l'a dit , commencer l'édifice par le faite , c'était créer des architectes , pour diriger tous les arts employés à la construction de l'édifice.

Plus cette mission était difficile , plus le choix des professeurs était important ; mais la France , qu'on accusait alors d'être plongée dans la barbarie , comptait des esprits supérieurs , déjà en possession de l'estime de l'Europe ; et l'on peut dire , grâce à leurs travaux , que notre gloire

littéraire a été soutenue aussi par des conquêtes. Ces noms furent désignés par l'opinion publique , et le nom de M. de Volney se trouva associé à tout ce qu'il y avait de plus illustre dans les sciences et dans les lettres(*), à celui de plusieurs hommes que nous voyons encore avec orgueil siéger dans cette enceinte.

Cependant cette institution ne remplit pas les espérances qu'on en avait conçues , parce que les deux mille élèves accourus des diverses parties de la France n'étaient pas tous également préparés à recevoir ces hautes leçons , et qu'on n'avait pas assez soigneusement examiné jusqu'à quel point la théorie de l'enseignement peut être séparée de l'enseignement lui-même.

Les leçons d'histoire de M. de Volney ,

(*) La Grange, Laplace, Berthollet, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, Daubenton, Haüy, Volney, Sicard, Monge, Thouin, La Harpe, Buache, Mentelle.

qui attiraient un immense concours d'auditeurs, devinrent un des plus beaux titres de sa gloire littéraire. Forcé de les interrompre par la suppression de l'école normale, il devait s'attendre à jouir dans la retraite de la considération que ses nouvelles fonctions venaient d'ajouter à son nom. Mais, attristé du spectacle que lui présentait sa patrie, il sentit se réveiller en lui cette passion qui dans sa jeunesse l'avait conduit en Afrique et en Asie. L'Amérique, civilisée depuis moins d'un siècle, libre depuis quelques années, attirait ses regards. Tout y était nouveau, le peuple, la constitution, la terre elle-même : c'étaient des objets bien dignes de ses observations. Cependant, en s'embarquant pour ce voyage, il éprouvait des sentimens bien différens de ceux qui autrefois l'avaient accompagné en Turquie. Jeune alors, il était parti avec joie d'un pays où régnaient la paix et l'abondance,

pour aller voyager parmi des barbares : maintenant, parvenu à la maturité , mais attristé par le spectacle et l'expérience de l'injustice et de la persécution, ce n'était pas sans quelque défiance, disait-il, qu'il allait demander à un peuple libre un asile pour un ami sincère de cette liberté profanée.

Le voyageur était allé chercher la paix au-delà des mers ; il s'y trouva exposé à une agression de la part d'un philosophe non moins célèbre , le docteur Priestley. Quoique le sujet de cette discussion se réduisît à l'examen de quelques opinions spéculatives , que l'écrivain français avait énoncées dans son ouvrage intitulé *les Ruines* , le physicien porta dans cette attaque cette violence qui n'ajoute point à la force de l'argumentation , et une dureté d'expressions que l'on ne devait pas attendre d'un sage. M. de Volney, traité dans cette diatribe d'ignorant et de Hot-

tentot, sut conserver dans sa défense tous les avantages que lui donnaient les torts de son adversaire : il répondit en anglais, et les compatriotes de Priestley ne purent reconnaître un Français dans cette réponse, qu'à sa finesse et à son urbanité.

Pendant que M. de Volney était en Amérique, on avait créé en France ce corps littéraire qui, sous le nom d'Institut, prit en peu d'années un rang distingué parmi les sociétés savantes de l'Europe. Le nom de notre illustre voyageur s'y trouva inscrit dès la première formation, et il acquit de nouveaux droits aux honneurs académiques, qui lui avaient été décernés pendant son absence, en publiant les observations qu'il avait faites aux États-Unis.

Ces droits se sont multipliés par les travaux historiques et philologiques de l'académicien : l'examen et la justification de la chronologie d'Hérodote, de

nombreuses et profondes recherches sur l'histoire des peuples les plus anciens, ont occupé long-temps le savant qui avait observé leurs monumens et leurs traces dans les pays qu'ils avaient habités. L'expérience qu'il avait faite de l'utilité des langues orientales lui avait fait concevoir un vif désir d'en propager la connaissance, et, pour la propager, il avait senti la nécessité de la rendre moins difficile. C'est dans cette vue qu'il conçut le projet d'appliquer à l'étude des idiomes de l'Asie une partie des notions grammaticales que nous avons acquises sur les langues européennes. Il n'appartient qu'à ceux qui connaissent leurs rapports de dissemblance ou de conformité d'apprécier la possibilité de réaliser ce système ; mais on peut dire que déjà il avait reçu le suffrage le moins équivoque, le plus noble encouragement, par l'inscription du nom de l'auteur sur la liste de cette

société savante et déjà illustre que le commerce anglais a fondée dans la presqu'île de l'Inde.

M. de Volney a développé son système dans trois ouvrages (*), qui prouvent que cette idée de rapprocher des nations séparées par des distances immenses et des idiomes si divers n'a pas cessé de l'occuper pendant vingt-cinq ans. Il a craint même que ses essais, dont il avait entrevu l'utilité, ne fussent interrompus après lui, et, de cette main glacée dont il corrigeait son dernier ouvrage, il a tracé un testament par lequel il fonde un prix pour la continuation de ses travaux. C'est ainsi qu'il a su prolonger au-delà même du terme d'une vie consacrée tout entière aux let-

(*) De la Simplification des langues orientales, 1795;

L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques, 1819;

L'Hébreu simplifié, 1820.

tres, les services glorieux qu'il leur avait rendus.

Ce n'est point ici, et surtout ce n'est point à moi qu'il convient d'apprécier le mérite des écrits qui ont honoré le nom de M. de Volney : ce nom avait été inscrit sur la liste du Sénat, et ensuite de la Chambre des Pairs, à laquelle toutes les illustrations appartiennent.

Le philosophe qui avait voyagé dans les quatre parties du monde, en y observant l'état social, avait, pour être admis dans cette enceinte, d'autres titres que sa gloire littéraire. Sa vie publique, sa présence à l'Assemblée constituante, la franchise de ses principes, la noblesse de ses sentimens, la sagesse et la constance de ses opinions, l'avaient fait estimer parmi ces hommes sûrs avec qui l'on aime à se rencontrer dans la discussion des intérêts politiques.

Quoique personne ne fût plus en droit d'avoir un avis, personne ne se prescri-

vait une plus grande tolérance pour les opinions contraires. Dans les assemblées d'État, comme dans les séances académiques, l'homme qui y apportait tant de lumières votait selon sa conscience, que rien ne pouvait ébranler; mais le sage oubliait sa supériorité pour écouter, pour contredire avec modération, et pour douter quelquefois. L'étendue et la variété de ses connaissances, la force de sa raison, la gravité de ses mœurs, la noble simplicité de son caractère, lui avaient fait dans les deux mondes d'illustres amis; et aujourd'hui que ce vaste savoir est allé s'éteindre dans le tombeau, près duquel une épouse en pleurs rappelle par ses vertus les qualités respectables de celui dont elle embellit la vie, il nous est permis au moins de nous dire qu'il était du petit nombre des hommes à qui il a été donné de ne pas mourir tout entiers.

INVOCATION.

Je vous salue , ruines solitaires , tombeaux saints , murs silencieux ! c'est vous que j'invoque ; c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui ! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire , mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentimens profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons , de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter ! C'est vous qui , lorsque la terre entière asservie se taisait devant les tyrans , proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent , et qui , confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave , attestiez le saint dogme de l'ÉGALITÉ. C'est dans votre enceinte , qu'amant solitaire de la LIBERTÉ , j'ai vu m'apparaître

son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, armé de torches et de poignards; mais sous l'aspect auguste de la justice, tenant en ses mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité.

O tombeaux! que vous possédez de vertus! vous épouvantez les tyrans, vous empoisonnez d'une terreur secrète leurs jouissances impies; ils fuient votre incorruptible aspect, et les lâches portent loin de vous l'orgueil de leurs palais. Vous punissez l'oppresseur puissant; vous ravissez l'or au concussionnaire avare, et vous vengez le faible qu'il a dépouillé; vous compensez les privations du pauvre, en flétrissant de soucis le faste du riche; vous consolez le malheureux, en lui offrant un dernier asile; enfin vous donnez à l'âme ce juste équilibre de force et de sensibilité qui constitue la sagesse, la science et la vie. En considérant qu'il faut

tout vous restituer , l'homme réfléchi néglige de se charger de vaines grandeurs , d'inutiles richesses : il retient son cœur dans les bornes de l'équité : et cependant, puisqu'il faut qu'il fournisse sa carrière , il emploie les instans de son existence , et use des biens qui lui sont accordés. Ainsi vous jetez un frein salutaire sur l'élan impétueux de la cupidité ; vous calmez l'ardeur fiévreuse des jouissances qui troublent les sens ; vous reposez l'âme de la lutte fatigante des passions : vous l'élevez au-dessus des vils intérêts qui tourmentent la foule ; et, de vos sommets , embrassant la scène des peuples et des temps , l'esprit ne se déploie qu'à de grandes affections , et ne conçoit que des idées solides de vertu et de gloire. Ah ! quand le songe de la vie sera terminé , à quoi auront servi ses agitations , si elles ne laissent la trace de l'utilité ?

O ruines ! je retournerai vers vous

prendre vos leçons ; je me replacerai dans la paix de vos solitudes ; et là , éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs ; je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté.

LES RUINES,

ou

MÉDITATION SUR LES RÉVOLUTIONS

DES EMPIRES.

CHAPITRE PREMIER.

LE VOYAGE.

LA onzième année du règne d'*Abd-ul-Hamid*, fils d'*Ahmed*, empereur des Turks ; au temps où les Russes victorieux s'emparèrent de la Krimée, et plantèrent leurs étendards sur le rivage qui mène à Constantinople, je voyageais dans l'empire des Ottomans, et je parcourais les provinces qui jadis furent les royaumes d'Égypte et de Syrie.

Portant toute mon attention sur ce qui concerne le bonheur des hommes dans l'état social, j'entrais dans les villes et j'étudiais les mœurs de leurs habitans ; je pénétrais dans les palais , et j'observais la conduite de ceux qui gouvernent ; je m'écartais dans les campagnes , et j'examinais la condition des hommes qui cultivent ; et partout ne voyant que brigandage et dévastation , que tyrannie et que misère , mon cœur était oppressé de tristesse et d'indignation.

Chaque jour je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages désertés, des villes en ruines : souvent je rencontrais d'antiques monumens, des débris de temples, de palais et de forteresses ; des colonnes, des aquéducs, des tombeaux : et ce spectacle tourna mon esprit vers la méditation des temps passés, et suscita dans mon cœur des pensées graves et profondes.

Et j'arrivai à la ville de Hems, sur les bords de l'Oronte ; et là, me trouvant rapproché de celle de Palmyre située dans le désert, je résolus de connaître par moi-même ses monumens si vantés ; et, après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie

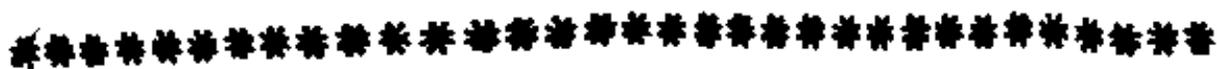
de grottes et de sépulcres , tout à coup , au sortir de cette vallée , j'aperçus dans la plaine la scène de ruines la plus étonnante : c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout , qui , telles que les avenues de nos parcs , s'étendaient à perte de vue en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices , les uns entiers , les autres demi-écroulés. De toutes parts la terre était jonchée de semblables débris , de corniches , de chapiteaux , de fûts , d'entablemens , de pilastres , tous de marbre blanc , d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines , j'entrai dans l'enceinte d'un vaste édifice , qui fut jadis un temple dédié au Soleil , et je pris l'hospitalité chez de pauvres paysans arabes , qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple , et je résolus de demeurer pendant quelques jours pour considérer en détail la beauté de tant d'ouvrages.

Chaque jour je sortais pour visiter quelque'un des monumens qui couvrent la plaine ; et un soir que , l'esprit occupé de réflexions , je m'étais avancé jusqu'à la Vallée des Sépulcres , je montai sur les hauteurs qui les bordent , et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'im-

mensité du désert.... Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre , aux planes rives de l'Euphrate ; le ciel était pur , l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérant l'horreur des ténèbres , la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert ; seulement , à de longs intervalles , on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals (*)..... L'ombre croissait , et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs.... Ces lieux solitaires , cette soirée paisible , cette scène majestueuse , imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte , la mémoire des temps passés , la comparaison de l'état présent , tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis

(*) Espèce de renard qui ne vague que pendant la nuit

sur le tronc d'une colonne ; et là , le coude appuyé sur le genou , la tête soutenue par la main , tantôt portant mes regards sur le désert , tantôt les fixant sur les ruines , je m'abandonnai à une rêverie profonde.



CHAPITRE II.

LA MÉDITATION.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente : ici fut le siège d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fêtes : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchans de sa subsistance, affluait un peuple nombreux : là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats ; et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique (1) *, les tissus

* Voyez les notes à la fin du volume.

meilleux de Kachemire (2) pour les tapis fastueux de la Lydie , l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes , l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé.

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante , un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination , un souvenir obscur et vain ! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques , a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse ; les palais des rois sont devenus le repaire des fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples , et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux !.... Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire !.... Comment se sont anéantis tant de travaux !.... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! ainsi s'évanouissent les empires et les nations.

Et l'histoire des temps passés se retraça vivement à ma pensée ; je me rappelai ces siècles anciens où vingt peuples fameux existaient en ces contrées ; je me peignais l'Assyrien sur les rives du Tigre , le Kaldéen sur celles de l'Euphrate ,

le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les États belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées.... (*) Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbeck et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats? et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivans dont s'enorgueillissait la surface de la terre? Hélas! je l'ai parcourue,

(*) D'après les calculs de Josèphe et de Strabon, la Syrie a dû contenir dix millions d'habitans; elle n'en a pas deux aujourd'hui.

cette terre ravagée ! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude.... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitans, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres..... Grands dieux ! d'où viennent de si funestes révolutions ? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé ? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites ? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée ?

Ainsi livré à ma rêverie, sans cesse de nouvelles réflexions se présentaient à mon esprit. Tout, continuai-je, égare mon jugement et jette mon cœur dans le trouble et l'incertitude. Quand ces contrées jouissaient de ce qui compose la gloire et le bonheur des hommes, c'étaient des peuples *infidèles* qui les habitaient : c'était le Phénicien, sacrificateur homicide à Molok, qui rassemblait dans ces murs les richesses de tous les climats ;

3

c'était le Kaldéen prosterné devant un serpent (*), qui subjuguait d'opulentes cités, et dépoillait les palais des rois et les temples des dieux; c'était le Perse, adorateur du feu, qui recueillait les tributs de cent nations; c'étaient les habitans de cette ville même, adorateurs des astres, qui élevaient tant de monumens de prospérité et de luxe.... Troupeaux nombreux, champs fertiles, moissons abondantes, tout ce qui devrait être le prix de la piété était aux mains de ces idolâtres; et maintenant que des peuples *croyans* et *saints* occupent ces campagnes, ce n'est plus que solitude et stérilité. La terre, sous ces mains bénites, ne produit que des ronces et des absinthes. L'homme sème dans les angoisses et ne recueille que des larmes et des soucis; la guerre, la famine, la peste, l'assaillent tour à tour... Cependant, ne sont-ce pas là les enfans des prophètes! Ce musulman, ce chrétien, ce juif, ne sont-ils pas les peuples élus du ciel, comblés de grâces et de miracles? Pourquoi donc ces races privilégiées ne jouissent-elles plus des mêmes faveurs? Pourquoi ces terres, sanctifiées par le sang des mar-

tyrs, sont-elles privées des bienfaits anciens ? Pourquoi en sont-ils comme bannis et transférés depuis tant de siècles à d'autres nations, en d'autres pays ?...

Et, à ces mots, mon esprit suivant le cours des vicissitudes qui ont tour à tour transmis le sceptre du monde à des peuples si différens de cultes et de mœurs, depuis ceux de l'Asie antique jusqu'aux plus récents de l'Europe, ce nom d'une terre natale réveilla en moi le sentiment de la patrie ; et, tournant vers elle mes regards, j'arrêtai toutes mes pensées sur la situation où je l'avais quittée (*).

Je me rappelai ses campagnes si richement cultivées, ses routes si somptueusement tracées, ses villes habitées par un peuple immense, ses flottes répandues sur toutes les mers, ses ports couverts des tributs de l'une et de l'autre Inde ; et comparant à l'activité de son commerce, à l'étendue de sa navigation, à la richesse de ses monumens, aux arts et à l'industrie de ses habitans, tout ce que l'Egypte et la Syrie purent jadis posséder de semblable, je me plaisais à retrouver la splendeur

(*) En 1782, à la fin de la guerre d'Amérique.

passée de l'Asie, dans l'Europe moderne; mais bientôt le charme de ma rêverie fut flétri par un dernier terme de comparaison. Réfléchissant que telle avait été jadis l'activité des lieux que je contemplais: Qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées? Qui sait si sur les rives de la Seine, de la Tamise ou du Swiderzée, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations; qui sait si un voyageur, comme moi, ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur?

A ces mots mes yeux se remplirent de larmes, et, couvrant ma tête du pan de mon manteau, je me livrai à de sombres méditations sur les choses humaines. Ah! malheur à l'homme! dis-je dans ma douleur; une aveugle fatalité se joue de sa destinée! Une nécessité funeste régit au hasard le sort des mortels. Mais non: ce sont les décrets d'une justice céleste qui s'accomplissent! Un Dieu mystérieux exerce ses jugemens incompréhensibles! Sans doute il a porté contre cette terre un anathème secret; en vengeance des races passées, il a

frappé de malédiction les races présentes. Oh ! qui osera sonder les profondeurs de la Divinité (*) ?

Et je demeurai immobile , absorbé dans une mélancolie profonde.

(*) La fatalité est le préjugé universel et enraciné des Orientaux : CELA ÉTAIT ÉCRIT , est leur réponse à tout : de là leur apathie et leur négligence , qui sont un obstacle radical à toute instruction et civilisation.



CHAPITRE III.

LE FANTÔME.

Cependant un bruit frappa mon oreille, tel que l'agitation d'une robe flottante et d'une marche à pas lents sur des herbes sèches et frémissantes. Inquiet, je soulevai mon manteau; et, jetant de tous côtés un regard furtif, tout-à-coup à ma gauche, dans le mélange du clair-obscur de la lune, au travers des colonnes et des ruines d'un temple voisin, il me sembla voir un fantôme blanchâtre, enveloppé d'une draperie immense, tel que l'on peint les spectres sortant des tombeaux. Je frissonnai; et tandis qu'ému d'effroi j'hésitais de fuir ou de m'assurer de l'objet, les graves accents d'une voix profonde me firent entendre ce discours :

« Jusques à quand l'homme importunera-t-il les cieux d'une injuste plainte ? jusques à quand, par de vaines clameurs, accusera-t-il le SORT de ses maux ? Ses yeux seront-ils donc toujours fermés

à la lumière, et son cœur aux insinuations de la vérité et de la raison ? Elle s'offre partout à lui, cette vérité lumineuse, et il ne la voit point ! Le cri de la raison frappe son oreille, et il ne l'entend pas ! Homme injuste ! si tu peux un instant suspendre le prestige qui fascine tes sens, si ton cœur est capable de comprendre le langage du raisonnement, interroge ces ruines ! Lis les leçons qu'elles te présentent !.... Et vous, témoins de vingt siècles divers, temples saints ! tombeaux vénérables ! murs jadis glorieux ! paraissez dans la cause de la nature même ! Venez au tribunal d'un sain entendement déposer contre une accusation injuste ! venez confondre les déclamations d'une fausse sagesse ou d'une piété hypocrite, et vengez la terre et les cieux de l'homme qui les calomnie !

» Quelle est-elle, cette *aveugle fatalité* qui, sans règle et sans lois, se joue du sort des mortels ? Quelle est cette nécessité injuste qui confond l'issue des actions et de la prudence et de la folie ? En quoi consistent ces *anathèmes* célestes sur ces contrées ! Où est cette malédiction *divine* qui perpétue l'abandon de ces campagnes ? Dites, monumens des temps passés ! les cieux ont-ils changé leurs lois, et la terre sa marche ? le soleil a-t-il éteint

ses feux dans l'espace ? les mers n'élèvent-elles plus leurs nuages ? les pluies et les rosées demeurent-elles fixées dans les airs ? les montagnes retiennent-elles leurs sources ? les ruisseaux se sont-ils taris ? et les plantes sont-elles privées de semences et de fruits ? Répondez, race de mensonge et d'iniquité ! Dieu a-t-il troublé cet ordre primitif et constant qu'il assigna lui-même à la nature ? Le ciel a-t-il dénié à la terre, et la terre à ses habitans, les biens que jadis ils leur accordèrent ? Si rien n'a changé dans la création, si les mêmes moyens qui existèrent subsistent encore, à quoi tient donc que les races présentes ne soient ce que furent les races passées ? Ah ! c'est faussement que vous accusez le Sort et la Divinité ! c'est à tort que vous reportez à Dieu la cause de vos maux ! Dites, race perverse et hypocrite ! si ces lieux sont désolés, si des cités puissantes sont réduites en solitudes, est-ce Dieu qui en a causé la ruine ? est-ce sa main qui a renversé ces murailles, sapé ces temples, mutilé ces colonnes, ou est-ce la main de l'homme ? Est-ce le bras de Dieu qui a porté le fer dans la ville et le feu dans la campagne, qui a tué le peuple, incendié les moissons, arraché les arbres et ravagé les cultures, ou est-ce le bras de

l'homme ? Et lorsque après la dévastation des récoltes, la famine est survenue, est-ce la vengeance de Dieu qui l'a produite, ou la fureur insensée de l'homme ? Lorsque dans la famine le peuple s'est repu d'alimens immondes, si la peste a suivi, est-ce la colère de Dieu qui l'a envoyée, ou l'imprudence de l'homme ? Lorsque la guerre, la famine et la peste ont moissonné les habitans, si la terre est restée déserte, est-ce Dieu qui l'a dépeuplée ? Est-ce son avidité qui pille le laboureur, ravage les champs producteurs et dévaste les campagnes, ou est-ce l'avidité de ceux qui gouvernent ? Est-ce son orgueil qui suscite des guerres homicides, ou l'orgueil des rois et de leurs ministres ? Est-ce la vénalité de ses décisions qui renverse la fortune des familles, ou la vénalité des organes des lois ? sont-ce enfin ses passions qui, sous mille formes, tourmentent les individus et les peuples, ou sont-ce les passions des hommes ? Et si, dans l'angoisse de leurs maux, ils n'en voient pas les remèdes, est-ce l'ignorance de Dieu qu'il en faut inculper, ou leur ignorance ? Cessez donc, ô mortels, d'accuser la fatalité du Sort ou les jugemens de la Divinité ! Si Dieu est bon, sera-t-il l'auteur de votre supplice ? S'il est juste, sera-t-il le complice de vos forfaits ?

Non, non ; la bizarrerie dont l'homme se plaint n'est point la bizarrerie du destin, l'obscurité où sa raison s'égare n'est point l'obscurité de Dieu ; la source de ses calamités n'est point reculée dans les cieux, elle est près de lui sur la terre ; elle n'est point cachée au sein de la Divinité ; elle réside dans l'homme même, il la porte dans son cœur.

» Tu murmures et tu dis : Comment des peuples infidèles ont-ils joui des bienfaits des cieux et de la terre ? Comment des races saintes sont-elles moins fortunées que des peuples impies ? Homme fasciné ! où donc est la contradiction qui te scandalise ? Où est l'énigme que tu supposes à la justice des cieux ? Je remets à toi-même la balance des peines, des causes et des effets. Dis : quand ces infidèles observaient les lois des cieux et de la terre, quand ils réglaient d'intelligens travaux sur l'ordre des saisons et la course des astres, Dieu devait-il troubler l'équilibre du monde pour tromper leur prudence ? Quand leurs mains cultivaient ces campagnes avec soins et sueurs, devait-il détourner les pluies, les rosées fécondantes, et y faire croître des épines ? Quand, pour fertiliser ce sol aride, leur industrie construisait des aqueducs,

creusait des canaux , amenait , à travers les déserts , des eaux fontaines , devait-il tarir les sources des montagnes ? devait-il arracher les moissons que l'art a fait naître , dévaster les campagnes que peuplait la paix , renverser les villes que faisait fleurir le travail , troubler enfin l'ordre établi par la sagesse de l'homme ? Et quelle est cette *infidélité* qui fonda des empires par la prudence , les défendit par le courage , les affermit par la justice ; qui éleva des villes puissantes , creusa des ports profonds , dessécha des marais pestilentiels , couvrit la mer de vaisseaux , la terre d'habitans , et semblable à l'esprit créateur , répandit le mouvement et la vie sur tout le monde ? Si telle est l'*impiété* , qu'est-ce donc que la *vraie croyance* ? La sainteté consiste-t-elle à détruire ? Le Dieu qui peuple l'air d'oiseaux , la terre d'animaux , les ondes de reptiles ; le Dieu qui anime la nature entière , est-il donc un Dieu de ruine et de tombeaux ? Demande-t-il la dévastation pour hommage , et pour sacrifice l'incendie ? Vent-il pour hymnes des gémissemens , des homicides pour adorateurs , pour temple un monde désert et ravagé ? Voilà cependant , races *saintes et fidèles* , quels sont vos ouvrages ! voilà les fruits de votre piété ,

Vous avez tué les peuples, brûlé les villes, détruit les cultures, réduit la terre en solitude, et vous demandez le salaire de vos œuvres ! Il faudra sans doute vous produire des miracles ? Il faudra ressusciter les laboureurs que vous égorgez, relever les murs que vous renversez, reproduire les moissons que vous détruisez, rassembler les eaux que vous dispersez, contrarier enfin toutes les lois des cieux et de la terre ; ces lois établies par Dieu même, pour démonstration de sa magnificence et de sa grandeur ; ces lois éternelles antérieures à tous les codes, à tous les prophètes ; ces lois immuables que ne peuvent altérer ni les passions ni l'ignorance des hommes ! Mais la *Passion* qui les méconnaît, l'*Ignorance* qui n'observe point les causes, qui ne prévoit point les effets, ont dit, dans la sottise de leur cœur : « Tout vient au hasard ; une fatalité aveugle verse le bien et le mal sur la terre, sans que la prudence ou le savoir puisse s'en préserver. » Ou, prenant un langage hypocrite, elles ont dit : « Tout vient de Dieu ; il se plaît à tromper la sagesse et à confondre la raison..... » Et l'*Ignorance* s'est applaudie dans sa malignité. « Ainsi, a-t-elle dit, je m'égalerais à la science qui me blesse, je rendrai inutile la pru-

dence qui me fatigue et m'importune.» Et la Cupidité a ajouté : « Ainsi j'opprimerai le faible et je dévorerai le fruit de sa peine; et je dirai : *C'est Dieu qui l'a décrété ; c'est le Sort qui l'a voulu.....* » Mais moi, j'en jure par les lois du ciel et de la terre, et par celles qui régissent le cœur humain ! l'hypocrite sera déçu dans sa fourberie, l'injuste dans sa rapacité; le soleil changera son cours avant que la sottise prévale sur la sagesse et le savoir, et que l'aveuglement l'emporte sur la prudence, dans l'art délicat et profond de procurer à l'homme ses vraies jouissances, et d'asseoir sur des bases solides sa félicité. »

CHAPITRE IV.

L'EXPOSITION.

Ainsi parla le fantôme. Interdit de ce discours, et le cœur agité de diverses pensées, je demourai long-temps en silence. Enfin, m'enhardissant à prendre la parole, je lui dis; « O génie des tombeaux et des ruines ! ta présence et ta sévérité ont jeté mes sens dans le trouble ; mais la justesse de ton discours rend la confiance à mon âme. Pardonne à mon ignorance. Hélas ! si l'homme est aveugle, ce qui fait son tourment fera-t-il encore son crime ? J'ai pu méconnaître la voix de la raison ; mais je ne l'ai point rejetée après l'avoir connue. Ah ! si tu lis dans mon cœur, tu sais combien il désire la vérité, tu sais qu'il la recherche avec passion.... Et n'est-ce pas à sa poursuite que tu me vois en ces lieux écartés ? Hélas ! j'ai parcouru la terre, j'ai visité les campagnes et les villes ; et voyant partout la misère et la désolation, le sentiment des maux qui tourmentent

mes semblables a profondément affligé mon âme. Je me suis dit en soupirant : L'homme n'est-il donc créé que pour l'angoisse et pour la douleur ? et j'ai appliqué mon esprit à la méditation de nos maux, pour en découvrir les remèdes. J'ai dit : Je me séparerai des sociétés corrompues ; je m'éloignerai des palais où l'âme se déprave par la satiété, et des cabanes où elle s'avilit par la misère ; j'irai dans la solitude vivre parmi les ruines ; j'interrogerai les monumens anciens sur la sagesse des temps passés ; j'évoquerai, du sein des tombeaux l'esprit qui jadis, dans l'Asie, fit la splendeur des États et la gloire des peuples. Je demanderai à la cendre des législateurs *par quels mobiles s'élèvent et s'abaissent les empires ; de quelles causes naissent la prospérité et les malheurs des nations ; sur quels principes enfin doivent s'établir la paix des sociétés et le bonheur des hommes.* »

Je me tus ; et, les yeux baissés, j'attendis la réponse du Génie. « La paix, dit-il, et le bonheur descendent sur celui qui pratique la justice. O jeune homme ! puisque ton cœur cherche avec droiture la vérité, puisque tes yeux peuvent encore la reconnaître à travers le bandeau des pré-

jugés, ta prière ne sera point vaine ; j'exposerai à tes regards cette vérité que tu appelles ; j'enseignerai à ta raison cette sagesse que tu réclames ; je te révélerai la sagesse des tombeaux et la science des siècles....» Alors s'approchant de moi et posant sa main sur ma tête : « Elève-toi, mortel, dit-il, et dégage tes sens de la poussière où tu rampes... » Et soudain pénétré d'un feu céleste, les liens qui nous fixent ici-bas me semblèrent se dissoudre ; et, tel qu'une vapeur légère, enlevé par le vol du Génie, je me sentis transporté dans la région supérieure. Là, du plus haut des airs, abaissant mes regards vers la terre, j'aperçus une scène nouvelle. Sous mes pieds, nageant dans l'espace, un globe semblable à celui de la lune, mais moins gros et moins lumineux, me présentait l'une de ses faces (*) ; et cette face avait l'aspect d'un disque semé de grandes taches, les unes blanchâtres et nébuleuses, les autres brunes, vertes ou grisâtres ; tandis que je m'efforçais de démêler ce qu'étaient ces taches : « Homme qui cherches la vérité, me dit le Gé-

(*) Voyez la planche II, qui représente une moitié de la terre.

ais, reconnais-tu ce spectacle? — O Génie, répondis-je, si d'autre part je ne voyais le globe de la lune, je prendrais celui-ci pour le sien, car il a les apparences de cette planète vue au télescope dans l'ombre d'une éclipse; on dirait que ces diverses taches sont des mers et des continens.

« — Oui, me dit-il, ce sont des mers et des continens, ceux-là mêmes de l'hémisphère que tu habites.

« — Quoi! m'écriai-je, c'est là cette terre où vivent les mortels!.....

« — Oui, reprit-il : cet espace brumeux qui occupe irrégulièrement une grande portion du disque, et l'enceint presque de tous côtés, c'est là ce que vous appelez le vaste Océan, qui, du pôle du sud s'avancant vers l'équateur, forme d'abord le grand golfe de l'Inde et de l'Afrique, puis se prolonge à l'orient à travers les îles Malaises jusqu'aux confins de la Tartarie, tandis qu'à l'ouest il enveloppe les continens de l'Afrique et de l'Europe jusque dans le nord de l'Asie.

» Sous nos pieds, cette presqu'île de forme carrée est l'aride contrée des Arabes; à sa gauche, ce grand continent presque aussi nu dans son in-

térieur, et seulement verdâtre sur ses bords, est le sol brûlé qu'habitent les hommes noirs (*). Au nord, par-delà une mer irrégulière et longuement étroite (**), sont les campagnes de l'Europe, riche en prairies et en champs cultivés ; à sa droite, depuis la Caspienne s'étendent les plaines neigeuses et nues de la Tartarie. En revenant à nous, cet espace blanchâtre est le vaste et triste désert du Cobi, qui sépare la Chine du reste du monde. Tu vois cet empire dans le terrain sillonné qui fuit à nos regards sous un plan obliquement courbé. Sur ses bords, ces langues déchirées et ces points épars sont les presqu'îles et les îles des peuples Malais, tristes possesseurs des parfums et des aromates. Ce triangle qui s'avance au loin dans la mer, est la presqu'île trop célèbre de l'Inde (3). Tu vois le cours tortueux du Gange, les âpres montagnes du Tibet, le vallon fortuné de Kachemire, les déserts salés du Persan, les rives de l'Euphrate et du Tigre, et le lit encaissé du Jourdain, et les canaux du Nil solitaire.....

(*) L'Afrique.

(**) La Méditerranée.

« — O Génie ! dis-je en l'interrompant, la vue d'un mortel n'atteint pas à ces objets dans un tel éloignement..... » Aussitôt, m'ayant touché la vue, mes yeux devinrent plus perçans que ceux de l'aigle ; et cependant les fleuves ne me parurent encore que des rubans sinueux, les montagnes que des sillons tortueux, et les villes que de petits compartimens semblables à des cases d'échecs.

Et le Génie m'indiquant du doigt les objets : « Ces monceaux, me dit-il, que tu aperçois dans l'aride et longue vallée que sillonne le Nil, sont les squelettes des villes opulentes dont s'enorgueillissait l'ancienne Éthiopie ; voilà cette Thèbes aux cent palais (4), métropole première des sciences et des arts, berceau mystérieux de tant d'opinions qui régissent encore les peuples à leur insu. Plus bas, ces blocs quadrangulaires sont les Pyramides dont les masses l'ont épouvanté ; au-delà le rivage étroit que bornent et la mer et de raboteuses montagnes, fut le séjour des peuples phéniciens. Là, furent les villes de Tyr, de Sidon, d'Ascalon, de Gaze et de Béryte. Ce filet d'eau sans issue est le fleuve du Jourdain, et ces roches arides furent jadis le théâtre d'évène-

mens qui ont rempli le monde. Voilà ce désert d'Horeb et ce mont Sinai, où, par des moyens qu'ignore le vulgaire, un homme profond et hardi fonda des institutions qui ont influé sur l'espèce entière. Sur la plage aride qui confine, tu n'aperçois plus de traces de splendeur, et cependant ici fut un entrepôt de richesses. Ici étaient ces ports iduméens (5), d'où les flottes phéniciennes et juives, côtoyant la presqu'île arabe, se rendaient dans le golfe Persique pour y prendre les perles d'Hévilâ, et l'or de Saba et d'Ophir. Oui, c'est là, sur cette côte d'Oman et de Bahraïn, qu'était le siège de ce commerce de luxe qui, dans ses mouvemens et ses révolutions, fit le destin des anciens peuples : c'est là que venaient se rendre les aromates et les pierres précieuses de Ceylan, les schalls de Kachemire, les diamans de Golconde, l'ambre des Maldives, le musc du Tibet, l'aloès de Cochin, les singes et les paons du continent de l'Inde, l'encens d'Hadramant, la myrrhe, l'argent, la poudre d'or et l'ivoire d'Afrique : c'est de là que prenant leur route tantôt par la mer Rouge, sur les vaisseaux d'Égypte et de Syrie, ces jouissances alimentèrent successivement l'opulence de Thèbes, de Sion, de Mem-

phis et de Jérusalem; et que tantôt remontant le Tigre et l'Euphrate, elles suscitèrent l'activité des nations assyriennes, mèdes, kaldéennes et perses; et ces richesses, selon l'abus ou l'usage qu'elles en firent, élevèrent ou renversèrent tour à tour leur domination. Voilà le foyer qui suscitait la magnificence de Persépolis, dont tu aperçois les colonnes; d'Ecbatane, dont la septuple enceinte est détruite; de Babylone, qui n'a plus que des monceaux de terre fouillée; de Ninive, dont le nom à peine subsiste; de Tapsaque, d'Anatho, de Gerra, de cette désolée Palmyre. O noms à jamais glorieux! champs célèbres, contrées mémorables! combien votre aspect présente de leçons profondes! combien de vérités sublimes sont écrites sur la surface de cette terre! Souvenirs des temps passés, revenez à ma pensée! Lieux témoins de la vie de l'homme en tant de divers âges, retracez-moi les révolutions de sa fortune! Dites quels en furent les mobiles et les ressorts! Dites à quelles sources il puisa ses succès et ses disgrâces! Dévoilez à lui-même les causes de ses maux! Redressez-le par la vue de ses erreurs! Enseignez-lui sa propre sagesse, et que l'expé-

rience des races passées devienne un tableau d'instruction et un germe de bonheur pour les races présentes et futures!

CHAPITRE V.

CONDITION DE L'HOMME DANS L'UNIVERS.

Et après quelques momens de silence , le Génie reprit en ces termes :

« Je te l'ai dit , ô ami de la vérité ! l'homme reporte en vain ses malheurs à des *agens obscurs et imaginaires* ; il cherche en vain à ses maux des *causes mystérieuses*.... Dans l'ordre général de l'univers , sans doute sa condition est assujettie à des inconvéniens ; sans doute son existence est dominée par des *puissances supérieures* ; mais ces puissances ne sont ni les décrets d'un destin aveugle , ni les caprices d'êtres fantastiques et bizarres : ainsi que le monde dont il fait partie , l'homme est régi par des *lois naturelles* , régulières dans leur cours , conséquentes dans leurs effets , immuables dans leur essence ; et ces lois , *source commune des biens et des maux* , ne sont point écrites au loin dans les astres , ou cachées dans des codes mystérieux : inhérentes à la na-

ture des êtres terrestres, identifiées à leur existence, en tout temps, en tout lieu, elles sont présentes à l'homme, elles agissent sur ses sens, elles avertissent son intelligence, et portent à chaque action sa peine et sa récompense. Que l'homme connaisse ces lois, qu'il comprenne la nature des êtres qui l'entourent, et sa propre nature, et il connaîtra les auteurs de sa destinée; il saura quelles sont les causes de ses maux, et quels peuvent en être les remèdes.

» Quand la puissance secrète qui anime l'univers forma le globe que l'homme habite, elle imprima aux êtres qui le composent des propriétés essentielles, qui deviennent la règle de leurs mouvemens individuels, le lien de leurs rapports réciproques, la cause de l'harmonie de l'ensemble; par là elle établit un ordre régulier de causes et d'effets, de principes et de conséquences, lequel, sous une apparence de hasard, gouverne l'univers et maintient l'équilibre du monde: ainsi, elle attribua au feu le mouvement et l'activité; à l'air, l'élasticité; la pesanteur et la densité à la matière; elle fit l'air plus léger que l'eau, le métal plus lourd que la terre, le bois moins tenace que l'acier; elle ordonna à la

flamme de monter, à la pierre de descendre, à la plante de végéter; à l'homme, voulant l'exposer au choc de tant d'êtres divers, et cependant préserver sa vie fragile, elle lui donna la faculté de sentir. Par cette faculté, toute action nuisible à son existence lui porta une sensation de *mal* et de *douleur*; et toute action favorable, une sensation de *plaisir* et de *bien-être*. Par ces sensations, l'homme, tantôt détourné de ce qui blesse ses sens, et tantôt entraîné vers ce qui les flatte, a été nécessité d'*aimer* et de *conserver sa vie*. Ainsi, *l'amour de soi, le désir du bien-être, l'aversion de la douleur*, ont été les lois essentielles et primordiales imposées à l'homme par la NATURE même; les lois que la puissance ordonnatrice quelconque a établies pour le gouverner, et qui, semblables à celles du mouvement dans le monde physique, sont devenues le principe simple et fécond de tout ce qui s'est passé dans le monde moral.

» Telle est donc la condition de l'homme: d'un côté, soumis à l'action des éléments qui l'environnent, il est assujéti à plusieurs maux inévitables; et si dans cet arrêt la NATURE s'est montrée sévère, d'autre part; juste et même indulgente,

elle a non-seulement tempéré ces maux par des biens équivalens, elle a encore donné à l'homme le pouvoir d'augmenter les uns et d'alléger les autres; elle a semblé lui dire: « Faible ouvrage de mes mains, je ne te dois rien, et je te donne la vie; le monde où je te place ne fut pas fait pour toi, et cependant je t'en accorde l'usage; tu le trouveras mêlé de biens et de maux; c'est à toi de les distinguer, c'est à toi de guider tes pas dans des sentiers de fleurs et d'épines. Sois l'arbitre de ton sort; je te remets la destinée.... »

Oui, l'homme est devenu l'artisan de sa destinée; lui-même a créé tour à tour les revers ou les succès de sa fortune; et si, à la vue de tant de douleurs dont il a tourmenté sa vie, il a lieu de gémir de sa faiblesse ou de son imprudence, en considérant de quels principes il est parti et à quelle hauteur il a su s'élever, peut-être a-t-il plus droit encore de présumer de sa force et de s'enorgueillir de son génie. »



CHAPITRE VI.

ÉTAT ORIGINAL DE L'HOMME.

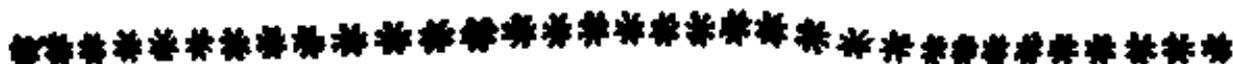
« *DANS l'origine*, l'homme, formé *nu de corps et d'esprit*, se trouva jeté au hasard sur la terre confuse et sauvage; orphelin délaissé de la *puissance* inconnue qui l'avait produit, il ne vit point à ses côtés des *êtres descendus des cieux* pour l'avertir de *besoins* qu'il ne doit qu'à *ses sens*, pour l'instruire de *devoirs* qui naissent uniquement de ses *besoins*. Semblable aux autres animaux, sans expérience du passé, sans prévoyance pour l'avenir, il erra au sein des forêts, guidé seulement et gouverné par les affections de sa nature: par la douleur de la faim, il fut conduit aux alimens, et il pourvut à sa subsistance; par les *intempéries de l'air*, il désira de couvrir son corps, il se fit des vêtements; par l'*attrait d'un plaisir puissant*, il s'approcha d'un être semblable à lui, et il perpétua son espèce...

» Ainsi, les *impressions* qu'il reçut de chaque

objet éveillant ses *facultés*, développèrent par degrés son entendement, et commencèrent d'instruire sa profonde ignorance; ses besoins suscitèrent son industrie, ses périls formèrent son courage; il apprit à distinguer les plantes utiles des nuisibles, à combattre les élémens, à saisir une proie, à défendre sa vie, et il allégea sa misère.

« Ainsi, *l'amour de soi, l'aversion de la douleur, le désir du bien-être*, furent les mobiles simples et puissans qui retirèrent l'homme de *l'état sauvage et barbare* où la NATURE l'avait placé; et lorsque maintenant sa vie est semée de jouissances, lorsqu'il peut compter chacun de ses jours par quelques douceurs, il a le droit de s'applaudir et de dire: « C'est moi qui ai produit les biens qui m'environnent; c'est moi qui suis l'artisan de mon bonheur: habitation sûre, vêtemens commodes, alimens abondans et sains, campagnes riantes, coteaux fertiles, empires peuplés, tout est mon ouvrage; sans moi, cette terre livrée au désordre ne serait qu'un marais immonde, qu'une forêt sauvage, qu'un désert hideux. » Oui, homme créateur, reçois mon hommage! Tu as mesuré l'étendue des cieux, calculé la masse des astres,

saisi l'éclair dans les nuages, dompté la mer et les orages, asservi tous les élémens : ah ! comment tant d'élans sublimes se sont-ils mélangés de tant d'égaremens ! » ●



CHAPITRE VII.

PRINCIPES DES SOCIÉTÉS.

« CÉPENDANT, errans dans les bois et aux bords des fleuves, à la poursuite des fauves et des poissons, les premiers humains, chasseurs et pêcheurs entourés de dangers, assaillis par tant d'ennemis, tourmentés par la faim, par les reptiles, par les bêtes féroces, sentirent leur *faiblesse individuelle*; et, mus d'un *besoin commun de sûreté* et d'un *sentiment réciproque de mêmes maux*, ils unirent leurs moyens et leurs forces; et quand l'un encourut un péril, plusieurs l'aiderent et le secoururent; quand l'un manqua de subsistance, un autre le partagea de sa proie: ainsi les hommes *s'associèrent pour assurer leur existence, pour accroître leurs facultés, pour protéger leurs jouissances; et l'amour de soi devint le principe de la société.*

» Instruit ensuite par l'épreuve répétée d'accidens divers, par les fatigues d'une vie vagabonde, par les soucis de disettes fréquentes, les hommes

raisonnèrent en eux-mêmes , et se dirent : « Pourquoi consumer nos jours à chercher des fruits épars sur un sol avare ? Pourquoi nous épuiser à poursuivre des proies qui nous échappent dans l'onde et dans les bois ? Que ne rassemblons-nous sous notre main les animaux qui nous sustentent ? que n'appliquons-nous nos soins à les multiplier et à les défendre ? Nous nous alimenterons de leurs produits ; nous nous vêtirons de leurs dépouilles , nous vivrons exempts des fatigues du jour et des soucis du lendemain. » Et les hommes , s'aidant l'un l'autre , saisirent le chevreau léger , la brebis timide ; ils captivèrent le chameau patient , le taureau farouche , le cheval impétueux ; et , s'applaudissant de leur industrie , ils s'assirent dans la joie de leur âme , et commencèrent de goûter le repos et l'aisance ; et *l'amour de soi , principe de tout raisonnement* , devint *le moteur de tout art et de toute jouissance*.

» Alors que les hommes purent couler des jours dans de longs loisirs et dans la communication de leurs pensées , ils portèrent sur la terre , sur les cieux , et sur leur propre existence , des regards de curiosité et de réflexion ; ils remarquèrent les cours des saisons , l'action des élémens , les pro-

priétés des fruits et des plantes, et ils appliquèrent leur esprit à multiplier leurs jouissances. Et dans quelques contrées, ayant observé que certaines semences contenaient sous un petit volume une substance saine, propre à se transporter et à se conserver, ils imitèrent le procédé de la nature; ils confièrent à la terre le riz, l'orge et le blé, qui fructifièrent au gré de leur espérance; et ayant trouvé le moyen d'obtenir, dans *un petit espace, et sans déplacement, beaucoup de substances et de longues provisions*, ils firent des demeures sédentaires; ils construisirent des maisons, des hameaux, des villes; formèrent des peuples, des nations; et *l'amour de soi* produisit tous les développemens du génie et de la puissance.

» Ainsi, par l'unique secours de ses facultés, l'homme a su lui-même s'élever à l'étonnante hauteur de sa fortune présente: trop heureux si, observateur scrupuleux de la loi imprimée à son être, il en eût fidèlement rempli l'unique et véritable objet! Mais par une imprudence fatale, ayant tantôt méconnu, tantôt transgressé sa limite, il s'est lancé dans un dédale d'erreurs et d'infortunes; et *l'amour de soi*, tantôt dérégulé et tantôt aveugle, est devenu un principe fécond de calamités.

CHAPITRE VIII.

SOURCE DES MAUX DES SOCIÉTÉS.

» EN effet , à peine les hommes purent-ils développer leurs facultés , que , *saisis de l'attrait des objets qui flattent les sens* , ils se livrèrent à des désirs effrénés. Il ne leur suffit plus de la mesure des *sensations douces* que la NATURE avait attachées à leurs vrais besoins pour les lier à leur existence : non contents des biens que leur offrait la terre , ou que produisait leur industrie , ils voulurent entasser les jouissances , et convoitèrent celles que possédaient leurs semblables ; et *un homme fort s'éleva contre un homme faible* pour lui ravir le fruit de ses peines ; et le *faible* invoqua un *autre faible* pour résister à la violence ; et deux forts se dirent : « Pourquoi fatiguer nos bras à produire les jouissances qui se trouvent dans les mains des faibles ? Unissons-nous , et dépouillons-les ; ils fatigueront pour nous , et nous jouirons sans peines. » Et , les forts s'élan-

associés pour l'oppression , les *faibles* pour *résistance* , les hommes se tourmentèrent réciproquement ; et il s'établit sur la terre une discorde générale et funeste , dans laquelle les passions , se produisant sous mille formes nouvelles , n'ont cessé de former un enchaînement successif de calamités.

» Ainsi, ce même *amour de soi* qui , *modéré et prudent* , était un *principe de bonheur et de perfection* , devenu *aveugle et désordonné* , se transforma en un poison corrompteur ; et la *Cupidité*, fille et compagne de l'*Ignorance*, s'est rendue la *cause de tous les maux* qui ont désolé la terre.

» OUI, l'IGNORANCE et la CUPIDITÉ ! voilà la double source de tous les tourmens de la vie de l'homme ! C'est par elles que , se faisant de fausses idées de bonheur , il a *méconnu* ou *enfreint les lois de la nature* dans les rapports de lui-même aux objets extérieurs , et que , nuisant à son existence , il a *violé la morale individuelle* ; c'est par elles que , *fermant son cœur à la compassion* et son esprit à l'équité , il a vexé , affligé son semblable , et violé la *morale sociale*. Par l'*ignorance* et la *cupidité* , l'homme s'est armé contre l'homme , la famille contre la famille , la tribu contre la tribu , et la terre est devenue un théâtre

sanglant de discorde et de brigandage ; par l'ignorance et la cupidité, une guerre secrète, fermentant au sein de chaque État, a divisé le citoyen du citoyen ; et une même société s'est partagée en oppresseurs et en opprimés, en maîtres et en esclaves : par elles, tantôt insolens et audacieux, les chefs d'une nation ont tiré ses fers de son propre sein, et l'avidité mercenaire a fondé le despotisme politique : tantôt hypocrites et rusés, ils ont fait descendre du ciel des pouvoirs menteurs, un joug sacrilège ; et la cupidité crédule a fondé le despotisme religieux : par elles enfin se sont dénaturées les idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu ; et les nations se sont égarées dans un labyrinthe d'erreurs et de calamités.... La cupidité de l'homme et son ignorance !.... voilà les génies malfaisans qui ont perdu la terre ! voilà les décrets du sort qui ont renversé les empires ! voilà les anathèmes célestes qui ont frappé ces murs jadis glorieux, et converti la splendeur d'une ville populeuse en une solitude de deuil et de ruines !... Mais puisque ce fut du sein de l'homme que sortirent tous les maux qui l'ont déchiré, ce fut aussi là qu'il en dut trouver les remèdes, et c'est là qu'il faut les chercher.

CHAPITRE IX.

ORIGINE DES GOUVERNEMENS ET DES LOIS.

» En effet, il arriva bientôt que les hommes, fatigués des maux qu'ils se causaient réciproquement, soupirèrent après la paix; et, réfléchissant sur les causes de leurs infortunes, ils se dirent: « Nous nous nuisons mutuellement par nos passions; et pour vouloir chacun tout envahir, il résulte que nul ne possède; ce que l'un ravit aujourd'hui, on le lui enlève demain, et notre cupidité retombe sur nous-mêmes. Établissons-nous des *arbitres qui jugent* nos prétentions et pacifient nos discordes. Quand le fort s'élèvera contre le faible, l'arbitre le réprimera, et il disposera de nos bras pour contenir la violence; et la vie et les propriétés de chacun de nous seront sous la garantie et la protection communes, et nous jouirons tous des biens de la nature. »

» Et au sein des sociétés il se forma des *conven-*
tions, tantôt *expresses* et tantôt *tacites*, qui

levinrent la *règle des actions* des particuliers , la *mesure* de leurs *droits* , la *loi* de leurs rapports réciproques ; et quelques hommes furent préposés pour les faire observer , et le peuple leur confia la *balance* pour peser les *droits* , et *l'épée* pour punir les *transgressions*.

» Alors s'établit entre les individus un heureux *équilibre* de forces et d'action , qui fit la *sûreté* commune. Le nom de *l'équité* et de la *justice* fut reconnu et révééré sur la terre ; chaque homme , pouvant jouir en paix des fruits de son travail , se livra tout entier aux mouvemens de son âme ; et l'activité , suscitée et entretenue par la réalité ou par l'espoir des jouissances , fit éclore toutes les richesses de l'art et de la nature ; les champs se couvrirent de moissons , les vallons de troupeaux , les coteaux de fruits , la mer de vaisseaux , et l'homme fut heureux et puissant sur la terre.

» Ainsi le désordre que son imprudence avait produit , sa propre sagesse le répara ; et cette sagesse en lui fut encore l'effet des lois de la nature dans l'organisation de son être. Ce fut pour assurer ses jouissances qu'il respecta celles d'autrui ; et la *cupidité* trouva son correctif dans *l'amour éclairé de soi-même*.

» Ainsi *l'amour de soi*, mobile éternel de tout individu, est devenu la base nécessaire de toute association; et c'est de l'observation de cette *loi naturelle* qu'a dépendu le sort de toute nation. Les *lois factices et conventionnelles* ont-elles tendu vers son but et rempli ses indications, chaque homme, mu d'un instinct puissant, a déployé toutes les facultés de son être; et de la *multitude des félicités particulières* s'est composée la *félicité publique*. Ces *lois*, au contraire, ont-elles gêné l'essor de l'homme vers son bonheur, son cœur privé de ses vrais mobiles a languï dans l'inaction, et l'*accablement* des individus a fait la *faiblesse publique*.

» Or, comme *l'amour de soi*, impétueux et imprévoyant, porte sans cesse l'homme contre son semblable, et tend par conséquent à *dissoudre la société*, l'art des *lois* et la vertu de leurs *agens* ont été de *tempérer le conflit des cupidités*, de maintenir l'équilibre entre les forces, d'assurer à chacun son *bien-être*, afin que, dans le choc de société à société, tous les membres portassent un même *intérêt* à la défense de la *chose publique*.

» La splendeur et la prospérité des empires ont donc eu à l'intérieur, pour cause efficace, l'*équité*

des gouvernemens et des lois ; et leur puissance respective a eu pour mesure , à l'extérieur , le nombre des intéressés , et le degré d'intérêt à la chose publique.

» D'autre part , la multiplication des hommes , en compliquant leurs rapports , ayant rendu la démarcation de leurs droits difficile ; le jeu perpétuel des passions ayant suscité des incidens non prévus ; les conventions ayant été vicieuses , insuffisantes ou nulles ; enfin les auteurs des *lois* en ayant tantôt méconnu et tantôt dissimulé le but ; et leurs ministres , au lieu de contenir la cupidité d'autrui , s'étant livrés à la leur propre : toutes ces causes ont jeté dans les sociétés le trouble et le désordre , et le vice des *lois* et l'*injustice* des gouvernemens , dérivés de la *cupidité* et de l'*ignorance* , sont devenus les mobiles des malheurs des peuples et de la subversion des États.

CHAPITRE X.

CAUSES GÉNÉRALES DE LA PROSPÉRITÉ DES ANCIENS ÉTATS.

» O JEUNE HOMME qui demandes la sagesse, voilà quelles ont été les causes des révolutions de ces anciens États dont tu contemples les ruines! Sur quelque lieu que s'arrête ma vue, à quelque temps que se porte ma pensée, partout s'offrent à mon esprit les mêmes principes d'accroissement ou de destruction, d'élévation ou de décadence. Partout, si un peuple est puissant, si un empire prospère, c'est que les *lois de convention* y sont conformes aux *lois de la nature*; c'est que le *gouvernement* y procure aux hommes l'*usage* respectivement libre de leurs facultés, la *sûreté égale de leurs personnes et de leurs propriétés*. Si, au contraire, un empire tombe en *ruines* ou se dissout, c'est que les lois sont vicieuses ou imparfaites, ou que le gouvernement corrompu les enfreint. Et si les lois et les gouvernemens, d'abord bons et justes, ensuite se dépravent, c'est que

L'alternative du bien et du mal tient à la nature du cœur de l'homme , à la succession de ses penchans , au progrès de ses connaissances , à la combinaison des circonstances et des événemens , comme le prouve l'histoire de l'espèce.

» Dans l'enfance des nations , quand les hommes vivaient encore dans les forêts , soumis tous aux mêmes besoins , doués tous des mêmes facultés , ils étaient tous presque égaux en forces ; et cette égalité fut une circonstance féconde et avantageuse dans la composition des sociétés ; par elle , chaque individu se trouvant indépendant de tout autre , nul ne fut l'esclave d'autrui ; nul n'avait l'idée d'être maître. L'homme novice ne connaissait ni servitude ni tyrannie ; muni de moyens suffisans à son être , il n'imaginait pas d'en emprunter d'étrangers. Ne devant rien , n'exigeant rien , il jugeait des droits d'autrui par les siens , et il se faisait des idées exactes de justice : ignorant d'ailleurs l'art des jouissances , il ne savait produire que le nécessaire ; et , faute de superflu , la cupidité restait assoupie : que si elle osait s'éveiller , l'homme , attaqué dans ses vrais besoins , lui résistait avec énergie , et la seule opinion de cette résistance entretenait un heureux équilibre.

» Ainsi, l'égalité originelle, à défaut de convention, maintenait la liberté des personnes, la sûreté des propriétés, et produisait les bonnes mœurs et l'ordre. Chacun travaillait par soi et pour soi; et le cœur de l'homme, occupé, n'errait point en désirs coupables : l'homme avait peu de jouissances, mais ses besoins étaient satisfaits; et comme la nature indulgente les fit moins étendus que ses forces, le travail de ses mains produisit bientôt l'abondance; l'abondance, la population. Les arts se développèrent, les cultures s'étendirent; et la terre, couverte de nombreux habitans, se partagea en divers domaines.

» Alors que les rapports des hommes se furent compliqués, l'ordre intérieur des sociétés devint plus difficile à maintenir. Le temps et l'industrie ayant fait naître les richesses, la cupidité devint plus active; et parce que l'égalité, facile entre les individus, ne peut subsister entre les familles, l'équilibre naturel fut rompu : il fallut y suppléer par un équilibre factice; il fallut préposer des chefs, établir des lois, et, dans l'inexpérience primitive, il dut arriver qu'occasionées par la cupidité, elles en prirent le caractère; mais diverses circonstances

concoururent à tempérer le désordre , et à faire aux gouvernemens une nécessité d'être justes.

» En effet, les États, d'abord faibles, ayant à redouter des ennemis extérieurs, il devint important aux chefs de ne point opprimer les sujets : en diminuant l'*intérêt* des citoyens à leur gouvernement, ils eussent diminué leurs moyens de résistance, ils eussent facilité les invasions étrangères, et, pour des jouissances superflues, compromis leur propre existence.

» A l'intérieur, le caractère des peuples repoussait la tyrannie. Les hommes avaient contracté de trop longues habitudes d'indépendance ; ils avaient trop peu de besoins, et un sentiment trop présent de leurs propres forces.

» Les États étant resserrés, il était difficile de diviser les citoyens pour les opprimer les uns par les autres : ils se communiquaient trop aisément, et leurs intérêts étaient trop clairs et trop simples. D'ailleurs, tout homme étant propriétaire et cultivateur, nul n'avait besoin de se vendre, et le despote n'eût point trouvé de mercenaires.

» Si donc il s'élevait des dissensions, c'était de famille à famille, de faction à faction, et les intérêts étaient toujours communs à un grand nombre.

les troubles en étaient sans doute plus vifs; mais la crainte des étrangers apaisait les discordes : si l'oppression d'un parti s'établissait, la terre étant ouverte, et les hommes, encore simples, rencontrant partout les mêmes avantages, le parti accablé émigrail, et portait ailleurs son indépendance.

» Les anciens États jouissaient donc en eux-mêmes de moyens nombreux de prospérité et de puissance : de ce que chaque homme trouvait son bien-être dans la constitution de son pays, il prenait un vif intérêt à sa conservation; si un étranger l'attaquait, ayant à défendre son champ, sa maison, il portait aux combats la passion d'une cause personnelle, et le dévouement pour soi-même occasionait le dévouement pour la patrie.

» De ce que toute action utile au public attirait son estime et sa reconnaissance, chacun s'empresait d'être utile, et l'amour-propre multipliait les talens et les vertus civiles.

» De ce que tout citoyen contribuait également de ses biens et de sa personne, les armées et les fonds étaient inépuisables, et les nations déployaient des masses imposantes de forces.

» De ce que la terre était libre, et sa possession sûre et facile, chacun était propriétaire; et la di-

vision des propriétés conservait les mœurs en rendant le luxe impossible.

» De ce que chacun cultivait pour lui-même, la culture était plus active, les denrées plus abondantes, et la richesse particulière faisait l'opulence publique.

» De ce que l'abondance des denrées rendait la subsistance facile, la population fut rapide et nombreuse, et les États atteignirent en peu de temps le terme de leur plénitude.

» De ce qu'il y eut plus de production que de consommation, le besoin du commerce naquit, et il se fit, de peuple à peuple, des échanges qui augmentèrent leur activité et leurs jouissances réciproques.

» Enfin, de ce que certains lieux, à certaines époques, réunirent l'avantage d'être bien gouvernés à celui d'être placés sur la route de la plus active circulation, ils devinrent des entrepôts florissans de commerce, et des sièges puissans de domination. Et sur les rives du Nil et de la Méditerranée, du Tigre et de l'Euphrate, les richesses de l'Inde et de l'Europe, entassées, élevèrent successivement la splendeur de cent métropoles.

» Et les peuples , devenus riches , appliquèrent le superflu de leurs moyens à des travaux d'utilité commune et publique ; et ce fut là , dans chaque État , l'époque de ces ouvrages dont la magnificence étonne l'esprit ; de ces puits de Tyr , de ces digues de l'Euphrate , de ces conduits souterrains de la Médie (*), de ces forteresses du désert , de ces aquéducs de Palmyre , de ces temples , de ces portiques.... Et ces travaux purent être immenses sans accabler les nations , parce qu'ils furent le produit d'un concours égal et commun des forces d'individus passionnés et libres.

» Ainsi , les anciens États prospérèrent parce que les institutions sociales y furent conformes aux véritables lois de la *nature* , et parce que les hommes , y jouissant de la *liberté* et de la *sûreté* de leurs *personnes* et de leurs *propriétés* , purent déployer toute l'étendue de leurs facultés , toute l'énergie de l'amour de soi-même.

(*) Voyez pour ces faits le Voyage en Syrie , tome II , et les Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne , tome II.

CHAPITRE XI.

CAUSES GÉNÉRALES DES RÉVOLUTIONS ET DE LA RUINE DES ANCIENS ÉTATS.

» **CEPENDANT** la cupidité avait suscité entre les hommes une lutte constante et universelle qui, portant sans cesse les individus et les sociétés à des invasions réciproques, occasiona des révolutions successives et une agitation renaissante.

» Et d'abord, dans l'état sauvage et barbare des premiers humains, cette cupidité audacieuse et féroce enseigna la rapine, la violence, le meurtre; et long-temps les progrès de la civilisation en furent ralentis.

» Lorsque ensuite les sociétés commencèrent de se former, l'effet des mauvaises habitudes passant dans les lois et les gouvernemens, il en corrompit les institutions et le but; et il s'établit des droits arbitraires et factices, qui dépravèrent les idées de justice et la moralité des peuples.

» Ainsi parce qu'un homme fut plus fort qu'un autre, cette inégalité, accident de la nature, fut

prise pour sa lo (6) ; et parce que le fort put ravir au faible la vie , et qu'il la lui conserva , il s'arrogea sur sa personne un droit abusif , et l'esclavage des individus prépara l'esclavage des nations.

» Parce que le chef de famille put exercer une autorité absolue dans sa maison , il ne prit pour règle de sa conduite que ses goûts et ses affections : il donna ou ôta ses biens sans égalité , sans justice ; et le *despotisme paternel* jeta les fondemens du *despotisme politique* (7). Et dans les sociétés formées sur ces bases , le temps et le travail ayant développé les richesses , la cupidité , gênée par les lois , devint plus artificieuse sans être moins active. Sous des apparences d'union et de paix civile , elle fomenta au sein de chaque État une guerre intestine , dans laquelle les citoyens divisés en corps , opposés de professions , de classes , de familles , tendirent éternellement à s'approprier , sous le nom de *pouvoir suprême* , la faculté de tout dépouiller et de tout asservir au gré de leurs passions ; et c'est cet esprit d'*invasion* qui , déguisé sous toutes les formes , mais toujours le même dans son but et dans ses mobiles , n'a cessé de tourmenter les nations.

» Tantôt s'opposant au pacte social, ou rompant celui qui déjà existait, il livra les habitans d'un pays au choc tumultueux de toutes leurs discordes; et les *États dissous* furent, sous le nom d'*anarchie*, tourmentés par les passions de tous leurs membres.

» Tantôt un peuple jaloux de sa liberté ayant préposé des *agens* pour administrer, ces *agens* s'approprièrent les pouvoirs dont ils n'étaient que les gardiens; ils employèrent les fonds publics à corrompre les élections, à s'attacher des partisans, à diviser le peuple en lui-même. Par ces moyens, de temporaires qu'ils étaient, ils se rendirent perpétuels; puis, d'électifs, héréditaires; et l'État agité par les brigues des ambitieux, par les largesses des riches factieux, par la vénalité des pauvres oiseux, par l'empirisme des orateurs, par l'audace des hommes pervers, par la faiblesse des hommes vertueux, fut travaillé de tous les inconvéniens de la *démocratie*.

» Dans un pays, les chefs égaux en forces, se redoutant mutuellement, firent des pactes impies, des associations scélérates, et, se partageant les pouvoirs, les rangs, les honneurs, ils s'attribuèrent des privilèges, des immunités, s'érigèrent

en corps séparés, en classes distinctes, s'asservirent en commun le peuple; et, sous le nom d'*aristocratie*, l'État fut tourmenté par les passions des grands et des riches.

» Dans un autre pays, tendant au même but par d'autres moyens, des *imposteurs sacrés* abusèrent de la crédulité des hommes ignorans. Dans l'ombre des temples, et derrière les voiles des autels, ils firent agir et parler les dieux, rendirent des oracles, montrèrent des prodiges, ordonnèrent des *sacrifices*, imposèrent des *offrandes* prescrivirent des *fondations*; et, sous le nom de *théocratie* et de *religion*, les États furent tourmentés par les *passions* des prêtres.

» Quelquefois, lasse de ses désordres ou de ses tyrans, une nation, pour diminuer les sources de ses maux, se donna un seul maître; et alors, si elle limita les pouvoirs du prince, il n'eut d'autre désir que de les étendre; et si elle les laissa indéfinis, il abusa du dépôt qui lui était confié; et, sous le nom de *monarchie*, les États furent tourmentés par les passions des *rois* et des *princes*.

» Alors des factieux, profitant du mécontentement des esprits, flattèrent le peuple de l'espoir

d'un meilleur maître ; ils répandirent les dons , les promesses ; renversèrent le despote pour s'y substituer ; et leurs disputes , pour la succession ou pour le partage , tourmentèrent les États des désordres et des dévastations des *guerres civiles*.

» Enfin , parmi ces rivaux , un individu plus habile ou plus heureux , prenant l'ascendant , concentra en lui toute la puissance ; par un phénomène bizarre , un seul homme maîtrisa des millions de ses semblables , contre leur gré ou sans leur aveu ; et l'art de la *tyrannie* naquit encore de la *cupidité*. En effet , observant l'esprit d'égoïsme qui sans cesse divise tous les hommes , l'ambitieux le fomenta adroitement : il flatta la vanité de l'un , aiguïsa la jalousie de l'autre , caressa l'avarice de celui-ci , enflamma le ressentiment de celui-là , irrita les passions de tous , opposant les intérêts ou les préjugés , il sema les divisions et les haines , promit au pauvre la dépouille du riche , au riche l'asservissement du pauvre , menaça un homme par un homme , une classe par une classe ; et , isolant tous les citoyens par la défiance , il fit sa force de leur faiblesse , et leur imposa un joug d'*opinion* dont ils se serrèrent mutuellement les nœuds. Par l'armée , ils s'em-

para des contributions ; par les contributions, il disposa de l'armée ; par le jeu correspondant des richesses et des places, il enchaîna tout un peuple d'un lien indissoluble ; et les États tombèrent dans la consommation lente du *despotisme*.

» Ainsi, un même mobile, variant son action sous toutes les formes, attaqua sans cesse la consistance des États, et un cercle éternel de vicissitudes naquit d'un cercle éternel de passions.

» Et cet esprit constant d'égoïsme et d'usurpation engendra deux effets principaux également funestes : l'un, que, divisant sans cesse les sociétés dans toutes leurs fractions, il en opéra la faiblesse et en facilita la *dissolution* ; l'autre, que, tendant toujours à concentrer le pouvoir en une seule main (8), il occasiona un *engloutissement* successif de sociétés et d'États, fatal à leur paix et à leur existence communes.

» En effet, de même que dans un État un parti avait absorbé la nation, puis une famille le parti, un individu la famille, de même il s'établit d'État à État un mouvement d'absorption qui déploya en grand dans l'ordre politique tous les maux particuliers de l'ordre civil, et une cité ayant subjugué une cité, elle se l'asservit, et en composa

une province ; et deux *provinces* s'étant englouties, il s'en forma un *royaume* : enfin, deux royaumes s'étant conquis, l'on vit naître des *empires* d'une étendue gigantesque ; et, dans cette agglomération, loin que la force interne des États s'accrût en raison de leur masse, il arriva, au contraire, qu'elle fut diminuée ; et loin que la condition des peuples fût rendue plus heureuse, elle devint de jour en jour plus fâcheuse et plus misérable, par des raisons sans cesse dérivées de la nature des choses....

» Par la raison qu'à mesure que les États acquirent plus d'étendue, leur administration devenant plus épineuse et plus compliquée, il fallut, pour remuer ces masses, donner plus d'énergie au pouvoir, et il n'y eut plus de proportions entre les devoirs des souverains et leurs facultés ;

» Par la raison que les despotes, sentant leur faiblesse, redoutèrent tout ce qui développait la force des nations, et qu'ils firent leur étude de l'atténuer ;

» Par la raison que les nations, divisées par des préjugés d'ignorance et des haines féroces, secondèrent la perversité des gouvernemens, et que, se

servant réciproquement de satellites, elles aggravèrent leur esclavage ;

» Par la raison que la balance s'étant rompue entre les États, les plus forts accablèrent facilement les faibles ;

» Enfin, par la raison qu'à mesure que les États se concentrèrent, les peuples, dépouillés de leurs lois, de leurs usages et des gouvernemens qui leur étaient propres, perdirent l'esprit de *personnalité* qui causait leur énergie.

» Et les despotes, considérant les empires comme des domaines, et les peuples comme des propriétés, se livrèrent aux déprédations et aux dérèglemens de l'autorité la plus arbitraire.

» Et toutes les forces et les richesses des nations furent détournées à des dépenses particulières, à des fantaisies personnelles; et les rois, dans les ennuis de leur satiété, se livrèrent à tous les goûts faciles et dépravés : il leur fallut des jardins suspendus sur des voûtes, des fleuves élevés sur des montagnes ; ils changèrent des campagnes fertiles en parcs pour des fauves, creusèrent des lacs dans des terrains secs, élevèrent des rochers dans des lacs, firent construire des palais de marbre et de porphyre, voulurent des ameublemens d'or et de

diamans. Sous prétexte de religion leur orgueil fonda des temples, dota des prêtres oisifs, bâtit pour de vains squelettes d'extravagans tombeaux mausolées et pyramides (9). Pendant des règnes entiers on vit des millions de bras employés à des *travaux stériles*; et le luxe des princes, imité par leurs parasites, et transmis de grade en grade jusqu'aux derniers rangs, devint une source générale de corruption et d'appauvrissement.

» Et, dans la soif insatiable des jouissances, les tributs ordinaires ne suffisant plus, ils furent augmentés; et le cultivateur, voyant accroître sa peine sans indemnité, perdit le courage; et le commerçant, se voyant dépouillé, se dégoûta de son industrie; et la multitude, condamnée à demeurer pauvre, restreignit son travail au seul nécessaire; et toute activité productive fut anéantie.

» La surcharge rendant la possession des terres onéreuse, l'humble propriétaire abandonna son champ, ou le vendit à l'homme puissant; et les fortunes se concentrèrent en un moindre nombre de mains. Et toutes les lois et les institutions favorisant cette accumulation, les nations se partagèrent entre un groupe d'oisifs opulans et une multitude pauvre de mercenaires. Le peuple in-

digent s'avilit; les grands rassasiés se dépravèrent; et le nombre des intéressés à la conservation de l'État décroissant, sa force et son existence devinrent d'autant plus précaires.

» D'autre part, nul objet n'étant offert à l'émulation, nul encouragement à l'instruction, les esprits tombèrent dans une ignorance profonde.

» Et l'administration étant secrète et mystérieuse, il n'exista aucun moyen de réforme ni d'amélioration; les chefs ne régissant que par la violence et la fraude, les peuples ne virent plus en eux qu'une *faction* d'ennemis publics; et il n'y eut plus aucune harmonie entre les gouvernés et les gouvernans.

» Et tous ces vices ayant énérvé les États de l'Asie opulente, il arriva que les peuples vagabonds et pauvres des *déserts* et des *monts* adjacens convoitèrent les jouissances des *plaines fertiles*; et par une cupidité commune, ayant attaqué les *empires policés*, ils renversèrent les trônes des despotes; et ces révolutions furent rapides et faciles, parce que la politique des tyrans avait amolli les sujets, rasé les forteresses, détruit les armées; et parce que les sujets accablés restaient

sans intérêt personnel, et les soldats mercenaires sans courage.

» Et des hordes barbares ayant réduit des nations entières à l'état d'esclavage, il arriva que les empires formés d'un peuple conquérant et d'un peuple conquis réunirent en leur sein deux classes essentiellement opposées et ennemies. Tous les principes de la société furent dissous : il n'y eut plus ni intérêt *commun* ni esprit *public* ; et il s'établit une *distinction de castes et de races*, qui réduisit en système régulier le maintien du désordre ; et, selon que l'on naquit d'un certain sang, l'on naquit serf ou tyran, *meuble* ou *propriétaire*.

» Et, les oppresseurs étant moins nombreux que les opprimés, il fallut, pour soutenir ce faux équilibre, perfectionner la *science de l'oppression*. L'art de gouverner ne fut plus que celui d'assujettir au plus petit nombre le plus grand. Pour obtenir une obéissance si contraire à l'instinct, il fallut établir des peines plus sévères ; et la cruauté des lois rendit les mœurs atroces. Et la distinction des personnes établissant dans l'État deux codes, deux justices, deux droits, le peuple, placé entre le penchant de son cœur et le serment

de sa bouche, eut deux consciences contradictoires, et les idées du juste et de l'injuste n'eurent plus de base dans son entendement.

» Sous un tel régime, les peuples tombèrent dans le désespoir et l'accablement. Et les accidens de la nature s'étant joints aux maux qui les assailaient, éperdus de tant de calamités, ils en reportèrent les causes à des puissances supérieures et cachées; et parce qu'ils avaient des tyrans sur la terre, ils en supposèrent dans les cieux; et la superstition aggrava les malheurs des nations.

» Et il naquit des doctrines funestes, des systèmes de religion atrabilaires et misanthropiques, qui peignirent les dieux *méchans* et *envieux* comme les despotes. Et, pour les apaiser, l'homme leur offrit le sacrifice de toutes ses jouissances: il s'entourna de *privations*, et renversa les lois de la nature. Prenant ses *plaisirs* pour des *crimes*, ses *souffrances* pour des *expiations*, il *voulut aimer la douleur*, *abjurer l'amour de soi-même*; il persécuta ses sens, détesta sa vie; et une *morale abnégative* et *anti-sociale* plongea les nations dans l'inertie de la mort.

» Mais parce que la nature prévoyante avait créé le cœur de l'homme d'un espoir inépuisable,

voyant le bonheur tromper ses désirs sur cette terre, il le poursuivit dans *un autre monde* : par une douce illusion, il se *fit une autre patrie*, un *asile* où, loin des tyrans, il reprit les droits de son être; de là résulta un nouveau désordre : épris d'un *monde imaginaire*, l'homme méprisa celui de la nature; pour des *espérances* chimériques, il négligea la *réalité*. Sa vie ne fut plus à ses yeux qu'un *voyage fatigant*, qu'un *songe pénible*; son corps qu'une *prison*, obstacle à sa félicité; et la terre, un lieu d'*exil* et de *pèlerinage*, qu'il ne daigna plus cultiver. Alors une *oisiveté sacrée* s'établit dans le monde politique, les campagnes se désertèrent, les friches se multiplièrent, les empires se dépeuplèrent, les monumens furent négligés; et de toutes parts l'ignorance, la superstition, le fanatisme, joignant leurs effets, multiplièrent les dévastations et les ruines.

» Ainsi agités par leurs propres passions, les hommes en masse ou en individus, toujours avides et imprévoyans, passant de l'esclavage à la tyrannie, de l'orgueil à l'avilissement, de la présomption au découragement, ont eux-mêmes été les éternels instrumens de leurs infortunes.

» Et voilà par quels mobile simples et naturels

fut régi le sort des anciens États ; *voilà* par quelle série de causes et d'effets liés et conséquens ils s'élevèrent ou s'abaissèrent, selon que les lois *physiques* du cœur humain y furent observées ou enfreintes ; et dans le cours successif de leurs vicissitudes , cent peuples divers, cent empires tour à tour abaissés, puissans, conquis, renversés, en ont répété pour la terre les instructives leçons..... Et ces leçons aujourd'hui demeurent perdues pour les générations qui ont succédé ! Les désordres des temps passés ont reparu chez les races présentes ! Les chefs des nations ont continué de marcher dans des voies de mensonge et de tyrannie, les peuples de s'égarer dans les ténèbres des superstitions et de l'ignorance !

» Eh bien ! ajouta le Génie en se recueillant, puisque l'expérience des races passées reste ensevelie pour les races vivantes, puisque les fautes des aïeux n'ont pas encore instruit leurs descendants, les exemples anciens vont reparaître : la terre va voir se renouveler les scènes imposantes des temps oubliés. De nouvelles révolutions vont agiter les peuples et les empires. Des trônes puissans vont être de nouveau renversés, et des cata-

strophes terribles rappelleront aux hommes que ce n'est point en vain qu'ils enfreignent les lois de la nature, et les préceptes de la sagesse et de la vérité. »



CHAPITRE XII.



LEÇONS DES TEMPS PASSÉS RÉPÉTÉES SUR LES TEMPS PRÉSENTS.

Ainsi parla le Génie : frappé de la justesse et de la cohérence de tout son discours ; assailli d'une foule d'idées qui, en choquant mes habitudes, captivaient cependant ma raison, je demeurai absorbé dans un profond silence..... Mais tandis que , d'un air triste et rêveur , je tenais les yeux fixés sur l'Asie , soudain, du côté du nord, aux rives de la mer Noire et dans les champs de la Krimée, des tourbillons de fumée et de flammes attirèrent mon attention : ils semblaient s'élever à la fois de toutes les parties de la presqu'île ; puis, ayant passé par l'isthme dans le continent, ils coururent, comme chassés d'un vent d'ouest, le long du lac fongueux d'Azof, et furent se perdre dans les plaines herbageuses du Kouban : et considérant de plus près la marche de ces tourbillons, je m'aperçus qu'ils étaient précédés ou suivis de pelotons d'êtres mou-

vans, qui, tels que des fourmis ou des sauterelles troublées par le pied d'un passant, s'agitaient avec vivacité : quelquefois ces pelotons semblaient marcher les uns vers les autres et se heurter ; puis, après le choc, il en restait plusieurs sans mouvement... Et tandis qu'inquiet de tout ce spectacle, je m'efforçais de distinguer les objets : « Vois-tu, me dit le Génie, ces feux qui courent sur la terre, et comprends-tu leurs effets et leurs causes ? — O Génie, répondis-je, je vois des colonnes de flammes et de fumée, et comme des insectes qui les accompagnent ; mais quand déjà je saisis à peine les masses des villes et des monumens, comment pourrais-je discerner de si petites créatures ? Seulement on dirait que ces insectes simulent des combats ; car ils vont, viennent, se choquent, se poursuivent. — Ils ne les simulent pas, dit le Génie, ils les réalisent. — Et quels sont, repris-je, ces animalcules insensés qui se détruisent ? Ne périront-ils pas assez tôt, eux qui ne vivent qu'un jour ?..... » Alors le Génie me touchant encore une fois la vue et l'ouïe : « Vois, me dit-il, et entends. » Aussitôt dirigeant mes yeux sur les mêmes objets : « Ah ! malheureux, m'écriai-je saisi de douleur, ces colonnes de feux ! ces insectes ! ô Génie ! ce sont les

hommes, ce sont les ravages de la guerre !..... ils partent des villes et des hameaux ces torrens de flammes ! Je vois les cavaliers qui les allument, et qui, le sabre à la main, se répandent dans les campagnes ; devant eux fuient des troupes éperdues d'enfans, de femmes, de vieillards : j'aperçois d'autres cavaliers qui, la lance sur l'épaule, les accompagnent et les guident. Je reconnais même à leurs chevaux en laisse, à leurs kalaps, à leur touffe de cheveux, que ce sont des Tartares ; et sans doute ceux qui les poursuivaient, coiffés d'un chapeau triangulaire et vêtus d'uniformes verts, sont des Moscovites. Ah ! je le comprends, la guerre vient de se rallumer entre l'empire des tzars et celui des sultans. — Non, pas encore, répliqua le Génie, ce n'est qu'un préliminaire. Ces Tartares ont été et seraient encore des voisins incommodes, on s'en débarrasse ; leur pays est d'une grande convenance, on s'en arrondit ; et, pour prélude d'une autre révolution, le trône des Guérais est détruit. »

Et en effet, je vis les étendards russes flotter sur la Krimée ; et leur pavillon se déploya bientôt sur l'Euxin.

Cependant, aux cris des Tartares fugitifs, l'empire des musulmans s'émut. « On chasse nos frères,

s'écrièrent les enfans de Mahomet: on outrage le peuple du Prophète! des infidèles occupent une terre consacrée, et profanent les temples de l'islamisme. Armons-nous, courons aux combats pour venger la gloire de Dieu et notre propre cause.»

Et un mouvement général de guerre s'établit dans les deux empires. De toutes parts on rassembla des hommes armés, des provisions, des munitions, et tout l'appareil meurtrier des combats fut déployé; et, chez les deux nations, les temples, assiégés d'un peuple immense, m'offrirent un spectacle qui fixa mon attention. D'un côté, les musulmans, rassemblés devant leurs mosquées, se lavaient les mains, les pieds, se taillaient les ongles, se peignaient la barbe; puis, étendant par terre des tapis, et se tournant vers le midi, les bras tantôt ouverts et tantôt croisés, ils faisaient des génuflexions et des protestations; et dans le souvenir des revers essayés pendant leur dernière guerre, ils s'écriaient: « Dieu clément, Dieu miséricordieux! as-tu donc abandonné ton peuple fidèle? Toi, qui as promis au Prophète l'empire des nations et signalé ta religion par tant de triomphes, comment livres-tu les vrais croyans aux armes des infidèles? » et les *Imams* et les *San-*

tons disaient au peuple : « C'est le châtimeut de vos péchés. Vous mangez du porc, vous buvez du vin; vous touchez des choses immondes : Dieu vous a punis. Faites pénitence, purifiez-vous, dites la profession de foi (*), jeûnez de l'aurore au coucher, donnez la dime de vos biens aux mosquées, allez à la Mekke, et Dieu vous rendra la victoire. » Et le peuple, reprenant courage, jetait de grands cris : « Il n'y a qu'un Dieu, dit-il saisi de fureur, et Mahomet est son prophète : anathème à quiconque ne croit pas !... »

» Dieu de bonté, accorde-nous d'exterminer ces chrétiens : c'est pour ta gloire que nous combattons, et notre mort est un martyre pour ton nom. » Et alors, offrant des victimes, ils se préparèrent aux combats.

D'autre part, les Russes, à genoux, s'écriaient : « Rendons grâces à Dieu, et célébrons sa puissance, il a fortifié notre bras pour humilier ses ennemis. Dieu bienfaisant, exauce nos prières : pour te plaire, nous passerons trois jours sans manger ni viandes ni œufs. Accorde-nous d'exterminer ces mahométans impies, et de renverser leur

(*) Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

empire ; nous te donnerons la dîme des dépouilles, et nous t'élèverons de nouveaux temples. » Et les prêtres remplirent les églises d'un nuage de fumée, et dirent au peuple : « Nous prions pour vous, Dieu agrée notre encens et bénit vos armes. Continuez de jeûner et de combattre, dites-nous vos fautes secrètes, donnez vos biens à l'Église : nous vous absoudrons de vos péchés, et vous mourrez en état de grâce. » Et ils jetaient de l'eau sur le peuple, lui distribuant de petits os de morts pour servir d'amulettes et de talismans ; et le peuple ne respirait que guerre et combats.

Frappé de ce tableau contrastant des mêmes passions, et m'affligeant de leurs suites funestes, je méditais sur la difficulté qu'il y avait pour le juge commun d'accorder des demandes si contraires, lorsque le Génie, saisi d'un mouvement de colère, s'écria avec véhémence :

« Quels accens de démence frappent mon oreille ? Quel délire aveugle et pervers trouble l'esprit des nations ? Prières sacrilèges, fêtombez sur la terre ! et vous, cieux, repoussez des vœux homicides, des actions de grâces impies ! Mortels insensés ! est-ce donc ainsi que vous révèrez la Divinité ? Dites ! comment celui que vous appelez votre père com-

mun doit-il recevoir l'hommage de ses enfans qui s'égorgent? Vainqueurs! de quel œil doit-il voir vos bras fumans du sang qu'il a créé? Et vous, vaincus! qu'espérez-vous de ces gémissemens inutiles? Dieu a-t-il donc le cœur d'un mortel, pour avoir des passions changeantes? Est-il, comme vous, agité par la vengeance ou la compassion, par la fureur ou le repentir? Oh! quelles idées basses ils ont conçues du plus élevé des êtres! A les entendre, il semblerait que, bizarre et capricieux, *Dieu se fâche ou s'apaise comme un homme*; que tour à tour il aime ou il hait, qu'il bat ou qu'il caresse; que, faible ou méchant, il couve sa haine; que, contradictoire et perfide, il tend des pièges pour y faire tomber; qu'il punit le mal qu'il permet, qu'il prévoit le crime sans l'empêcher; que, juge partial, on le corrompt par des offrandes; que, despote imprudent, il fait des lois qu'ensuite il révoque; que, tyran farouche, il ôte ou donne ses grâces, sans raison, et ne se fléchit qu'à force de bassesses..... Ah! c'est maintenant que j'ai reconnu le mensonge de l'homme! En voyant le tableau qu'il a tracé de la Divinité, je me suis dit: Non, non, ce n'est point *Dieu qui a fait l'homme à son image*; c'est *l'homme qui a figuré Dieu*

sur la sienne; il lui a donné son esprit, l'a revêtu de ses penchans, lui a prêté ses jugemens... et lorsqu'en ce mélange il s'est surpris contradictoire à ses propres principes, affectant une humilité hypocrite, il a taxé d'imprudence sa raison, et nommé *mystère de Dieu* les absurdités de son entendement.

» Il a dit: Dieu est *immuable*, et il lui a adressé des vœux pour le *changer*. Il l'a dit *incompréhensible*, et il l'a sans cesse interprété.

» Il s'est élevé sur la terre des *imposteurs* qui se sont dits *confidens de Dieu*, et qui, s'érigeant en docteurs des peuples, ont ouvert des voies de mensonge et d'iniquité: ils ont attaché des mérites à des pratiques indifférentes ou ridicules; ils ont érigé en vertu de prendre certaines postures, de prononcer certaines paroles, d'articuler de certains noms; ils ont transformé en délit de manger de certaines viandes, de boire certaines liqueurs à tels jours plutôt qu'à tels autres. C'est le juif qui mourrait plutôt que de *travailler un jour de sabbat*; c'est le Perse qui se laisserait suffoquer avant de *souffler le feu de son haleine*; c'est l'Indien qui place la suprême perfection à se *frotter de fiente de vache*, et à prononcer mysté-

ricusement *Aúm* (10) ; c'est le musulman qui croit avoir tout réparé en se lavant la tête et les bras , et qui dispute , le sabre à la main , s'il faut *commencer* par le *coude* ou par le *bout des doigts* (11) ; c'est le chrétien qui se croirait damné s'il mangeait de la graisse au lieu de lait ou de beurre. O doctrines sublimes et vraiment célestes ! ô morales parfaites et dignes du martyr et de l'apostolat ! je passerai les mers pour enseigner ces lois admirables aux peuples sauvages , aux nations recu- lées ; je leur dirai : *Enfans de la nature ! jusques à quand marcherez-vous dans les sentiers de l'ignorance ? Jusques à quand méconnaîtrez-vous les vrais principes de la morale et de la religion ? Venez en chercher les leçons chez des peuples pieux et savans , dans des pays civilisés ; ils vous apprendront comment , pour plaire à Dieu , il faut , en certains mois de l'année , languir de soif et de faim tout le jour ; comment on peut verser le sang de son prochain , et s'en purifier en faisant une profession de foi et une ablution méthodique ; comment on peut lui dérober son bien , et s'en absoudre en le partageant avec certains hommes qui se vouent à le dévorer.*

1) *Pouvoir souverain et caché de l'univers !*

moteur mystérieux de la nature ! dme universelle des êtres ! toi que, sous tant de noms divers, les mortels ignorent et révèrent ; *être incompréhensible, infini* ; Dieu qui , dans l'immensité des cieux , diriges la marche des mondes , et peuples les abîmes de l'espace de millions de soleils tourbillonnans , dis , que paraissent à tes yeux ces insectes humains que déjà ma vue perd sur la terre ! quand tu t'occupes à guider les astres dans leurs orbites , que sont pour toi les vermisseeux qui s'agitent sur la poussière ? Qu'importent à ton immensité leurs distinctions de partis , de sectes ? et que te font les subtilités dont se tourmente leur folie ?

» Et vous, hommes crédules , montrez-moi l'efficacité de vos pratiques ? Depuis tant de siècles que vous les suivez ou les altérez, qu'ont changé vos *recettes* aux lois de la nature ? Le soleil en a-t-il plus lui ? le cours des saisons est-il autre ? la terre en est-elle plus féconde ? les peuples sont-ils plus heureux ? Si Dieu est bon , comment se plaît-il à vos pénitences ? S'il est infini , qu'ajoutent vos hommages à sa gloire ? Si ses décrets ont tout prévu , vos prières en changent-elles l'arrêt ? Répondez , hommes inconséquens !

» Vous, vainqueurs, qui dites servir Dieu, a-t-il donc besoin de votre aide? S'il veut punir, n'a-t-il pas en main les tremblemens, les volcans, la foudre? et le Dieu clément ne sait-il corriger qu'en exterminant?

» Vous, musulmans, si Dieu vous châtie pour le viol des cinq préceptes, comment élève-t-il les Francs qui s'en rient? Si c'est par le Qôran qu'il régit la terre, sur quels principes jugea-t-il les nations avant le prophète, tant de peuples qui buvaient du vin, mangeaient du porc, n'allaient point à la Mekke, à qui cependant il fut donné d'élever des empires puissans? Comment jugea-t-il les Sabéens de Ninive et de Babylone; le Perse, adorateur du feu; le Grec, le Romain, idolâtres; les anciens royaumes du Nil, et vos propres aïeux, Arabes et Tartares? Comment juge-t-il encore maintenant tant de nations qui méconnaissent ou ignorent votre culte, les nombreuses castes des Indiens, le vaste empire du Chinois, les noires tribus de l'Afrique, les insulaires de l'Océan, les peuplades de l'Amérique?

» Hommes présomptueux et ignorans, qui vous arroyez à vous seuls la terre! si Dieu rassemblait à la fois toutes les générations passées et présentes,

que seraient dans leur océan ces sectes soi-disant universelles du chrétien et du musulman ? Quels seraient les jugemens de sa justice égale et commune sur l'universalité réelle des humains ? C'est là que votre esprit s'égaré en systèmes incohérens, et c'est là que la vérité brille avec évidence ; c'est là que se manifestent les lois puissantes et simples de la nature et de la raison : lois d'un *moteur commun, général* ; d'un Dieu impartial et juste, qui, pour pleuvoir sur un pays, ne demande point quel est son prophète ; qui fait luire également son soleil sur toutes les races des hommes, sur le *blanc* comme sur le *noir*, sur le juif, sur le musulman, sur le chrétien et sur l'idolâtre ; qui fait prospérer les moissons là où des mains soigneuses les cultivent, qui multiplie toute nation chez qui règnent l'industrie et l'ordre, qui fait prospérer tout empire où la justice est pratiquée, où l'homme puissant est lié par les lois, où le pauvre est protégé par elles, où le faible vit en sûreté, où chacun enfin jouit des droits qu'il tient de la *nature* et d'un *contrat* dressé avec équité.

» Voilà par quels principes sont jugés les peuples ! voilà la vraie religion qui régit le sort des empires, et qui, de vous-mêmes, Ottomans, n'a

cessé de faire la destinée ! Interrogez vos ancêtres ! demandez-leur par quels moyens ils élevèrent leur fortune , alors qu'*idolâtres* , peu nombreux et pauvres , ils vinrent des déserts tartares camper dans ces riches contrées ; demandez si ce fut par l'islamisme , jusque-là méconnu par eux , qu'ils vainquirent les Grecs , les Arabes , ou si ce fut par le courage , la prudence , la modération , l'esprit d'union , vraies *puissances de l'état social*. Alors le sultan lui-même rendait la justice et veillait à la discipline ; alors étaient punis le juge prévaricateur , le gouverneur concussionnaire ; et la multitude vivait dans l'aisance : le cultivateur était garanti des rapines du janissaire , et les campagnes prospéraient ; les routes publiques étaient assurées , et le commerce répandait l'abondance. Vous étiez des brigands ligüés ; mais entre vous , vous étiez justes : vous subjuguiez les peuples , mais vous ne les opprimiez pas. Vexés par leurs princes , ils préféraient d'être vos tributaires. Que m'importe , disait le chrétien , que *mon maître aime ou brise les images* , pourvu qu'il me rende justice ? *Dieu jugera sa doctrine aux yeux*.

» Vous étiez sobres et endurcis ; vos ennemis étaient énervés et lâches : vous étiez savans dans

l'art des combats ; vos ennemis en avaient perdu les principes : vos chefs étaient expérimentés , vos soldats aguerris , dociles : le butin excitait l'ardeur ; la bravoure était récompensée ; la lâcheté , l'indiscipline , punies ; et tous les ressorts du cœur humain étaient en activité : ainsi vous vainquîtes cent nations , et d'une foule de royaumes conquis vous fondâtes un immense empire.

» Mais d'autres mœurs ont succédé ; et dans les revers qui les accompagnent , ce sont encore les lois de la nature qui agissent. Après avoir dévoré vos ennemis , votre cupidité , toujours allumée , a réagi sur son propre foyer , et , concentrée dans votre sein , elle vous a dévorés vous-mêmes. Devenus riches , vous vous êtes divisés pour le partage et la jouissance ; et le désordre s'est introduit dans toutes les classes de votre société. Le sultan , enivré de sa grandeur , a méconnu l'objet de ses fonctions ; et tous les vices du pouvoir arbitraire se sont développés. Ne rencontrant jamais d'obstacles à ses goûts , il est devenu un être dépravé ; homme faible et orgueilleux , il a repoussé de lui le peuple , et la voix du peuple ne l'a plus instruit et guidé : ignorant et pourtant flatté , il a négligé toute instruction , toute étude , et il est tombé dans

l'incapacité : devenu inapte aux affaires, il en a jeté le fardeau sur des mercenaires, et les mercenaires l'ont trompé. Pour satisfaire leurs propres passions, ils ont stimulé, étendu les siennes; ils ont agrandi ses besoins, et son luxe énorme a tout consumé : il ne lui a plus suffi de la table frugale, des vêtemens modestes, de l'habitation simple de ses aïeux ; pour satisfaire à son faste, il a fallu épuiser la mer et la terre ; faire venir du pôle les plus rares fourrures ; de l'équateur, les plus chers tissus ; il a dévoré, dans un mets, l'impôt d'une ville ; dans l'entretien d'un jour, le revenu d'une province. Il s'est investi d'une armée de femmes, d'eunuques, de satellites. On lui a dit que la vertu des rois était la libéralité, la magnificence ; et les trésors des peuples ont été livrés aux mains des adulateurs : à l'imitation du maître, les esclaves ont aussi voulu avoir des maisons superbes, des meubles d'un travail exquis, des tapis brodés à grands frais, des vases d'or et d'argent pour les plus vils usages : et toutes les richesses de l'empire se sont englouties dans le Sérail.

» Pour suffire à ce luxe effréné, les esclaves et les femmes ont vendu leur crédit, et la vénalité a introduit une dépravation générale : ils ont

vendu la faveur suprême au visir, et le visir a vendu l'empire. Ils ont vendu la loi au cadî, et le cadî a vendu la justice. Ils ont vendu au prêtre l'autel, et le prêtre a vendu les cieux; et l'or conduisant à tout, l'on a fait tout pour obtenir l'or : pour l'or, l'ami a trahi son ami; l'enfant, son père; le serviteur, son maître; la femme, son honneur; le marchand, sa conscience; et il n'y a plus eu dans l'État ni bonne foi, ni mœurs, ni concorde, ni force.

» Et le pacha, qui a payé le gouvernement de sa province, l'a considérée comme une ferme, et il y a exercé toute concussion. A son tour, il a vendu la perception des impôts, le commandement des troupes, l'administration des villages; et comme tout emploi a été *passager*, la rapine, répandue de grade en grade, a été hâtive et précipitée. Le douanier a rançonné le marchand, et le négoce s'est anéanti : l'aga a dépouillé le cultivateur, et la culture s'est amoindrie. Dépourvu d'avances, le laboureur n'a pu ensemençer : l'impôt est survenu, il n'a pu payer; on l'a menacé *du bâton*, il a emprunté; le numéraire, faute de sûreté, s'est trouvé caché; l'*intérêt* a été énorme, et l'usure du riche a aggravé la misère de l'ouvrier.

» Et des accidens de saison, des sécheresses excessives ayant fait manquer les récoltes, le gouvernement n'a fait pour l'impôt ni délai ni grâce; et la détresse s'appesantissant sur un village, une partie de ses habitans a fui dans les villes; et leur charge, reversée sur ceux qui ont demeuré, a consommé leur ruine, et le pays s'est dépeuplé.

» Et il est arrivé que, poussés à bout par la tyrannie et l'outrage, des villages se sont révoltés; et le pacha s'en est réjoui: il leur a fait la guerre, il a pris d'assaut leurs maisons, pillé leurs meubles, enlevé leurs animaux; et quand la terre a demeuré déserte, *Que m'importe?* a-t-il dit, *je m'en vais demain.*

» Et la terre manquant de bras, les eaux du ciel ou des torrens débordés ont séjourné en marécages; et, sous ce climat chaud, leurs exhalaisons putrides ont causé des épidémies, des pestes, des maladies de toute espèce: et il s'en est suivi un surcroît de dépopulation, de pénurie et de ruine.

» Oh! qui dénombrera tous les maux de ce régime tyrannique!

» Tantôt les pachas se font la guerre, et, pour leurs querelles personnelles, les provinces d'un

État identique sont dévastées. Tantôt, redoutant leurs maîtres, ils tendent à l'indépendance, et attirent sur leurs sujets les châtimens de leur révolte. Tantôt, redoutant ces sujets, ils appellent et soudoient des étrangers, et, pour se les affider, ils leur permettent tout brigandage. En un lieu, ils intentent un procès à un homme riche, et le dépouillent sur un faux prétexte; en un autre, ils apostent de faux témoins, et imposent une contribution pour un délit imaginaire : partout ils excitent la haine des sectes, provoquent leurs délations, pour en retirer des *avanies* ; ils extorquent les biens, frappent les personnes ; et quand leur avarice imprudente a entassé en un monceau toutes les richesses d'un pays, le gouvernement, par une perfidie exécrable, feignant de venger le peuple opprimé, attire à lui sa dépouille dans celle du coupable, et verse inutilement le sang pour un crime dont il est complice.

» O scélérats ! monarques ou ministres, qui vous jouez de la vie et des biens des peuples ! est-ce vous qui avez donné le souffle à l'homme, pour le lui ôter ? est-ce vous qui faites naître les produits de la terre, pour les dissiper ? fatigues-vous à sillonner le champ ? endurez-vous l'ardeur du soleil et le

tourment de la soif, à couper la moisson, à battre la gerbe? veillez-vous à la rosée nocturne comme le pasteur? traversez-vous les déserts comme le marchand? Ah! en voyant la cruauté et l'orgueil des puissans, j'ai été transporté d'indignation, et j'ai dit, dans ma colère: Eh quoi! il ne s'élèvera pas sur la terre des hommes qui vengent les peuples et punissent les tyrans! Un petit nombre de brigands dévorent la multitude, et la multitude se laisse dévorer! O peuples avilis! connaissez vos droits! *Toute autorité vient de vous, toute puissance est la vôtre.* Vainement les rois vous commandent de *par Dieu* et de *par leur lance*; soldats, restez immobiles: puisque Dieu *soutient le sultan*, votre secours est inutile; puisque son épée lui suffit, il n'a pas besoin de la vôtre; voyons ce qu'il peut par lui-même... Les soldats ont baissé les armes; et voilà les *maîtres du monde* faibles comme les derniers de *leurs sujets*! Peuples! sachez donc que ceux qui vous gouvernent sont vos *chefs* et non pas vos *maîtres*; vos *préposés*, et non pas vos *propriétaires*; qu'ils n'ont d'autorité *sur vous* que *par vous* et *pour votre avantage*; que vos richesses sont *à vous*, et qu'ils vous en sont *comptables*; que, rois ou sujets, Dieu a fait tous les

hommes égaux, et que nul des mortels n'a droit d'opprimer son semblable.

» Mais cette nation et ses chefs ont méconnu ces vérités saintes..... Eh bien ! ils subiront les conséquences de leur aveuglement..... L'arrêt en est porté, le jour approché où ce colosse de puissance, brisé, s'écroulera sous sa propre masse : oui, j'en jure par les *ruines de tant d'empires détruits ! l'empire du Croissant* subira le sort des États dont il a imité le régime. Un peuple étranger chassera les sultans de leur métropole ; le *trône d'Orkhan sera renversé, le dernier rejeton de sa race sera retranché*, et la horde des Oguzians (12), privée de chef, se dispersera comme celle des Nogais : dans cette dissolution, les peuples de l'empire, déliés du joug qui les rassemblait, reprendront leurs anciennes distinctions ; et une anarchie générale surviendra comme il est arrivé dans l'empire des Sophis, jusqu'à ce qu'il s'élève chez l'Arabe, l'Arménien ou le Grec, des législateurs qui recomposent de nouveaux États... Oh ! s'il se trouvait sur la terre des hommes profonds et hardis ! quels élémens de grandeur et de gloire !..... Mais déjà l'heure du des tin sonne. Le cri de la guerre frappe mon oreille, et la catastrophe va

commencer. Vainement le sultan oppose ses armées; ses guerriers ignorans sont battus, dispersés: vainement il a appelé ses *sujets*; les cœurs sont glacés; les sujets répondent: *cela est écrit*; et, *qu'importe qui soit notre maître! nous ne pouvons perdre à changer*. Vainement les vrais croyans invoquent les cieux et le Prophète: le Prophète est mort, et les cieux, sans pitié, répondent: « Cessez de nous invoquer; vous avez fait » vos maux, guérissez-les vous-mêmes. La nature » a établi des lois, c'est à vous de les pratiquer: » observez, raisonnez, profitez de l'expérience. » C'est la folie de l'homme qui le perd, c'est à sa » sagesse de le sauver. Les peuples sont ignorans, » qu'ils s'instruisent: leurs chefs sont pervers, qu'ils » se corrigent et s'améliorent; » car tel est l'arrêt de la nature, puisque les maux des sociétés viennent de la cupidité et de l'ignorance, les hommes ne cesseront d'être tourmentés qu'ils ne soient éclairés et sages, qu'ils ne pratiquent l'art de la justice, fondé sur la connaissance de leurs rapports et des lois de leur organisation. »



CHAPITRE XIII.

L'ESPÈCE HUMAINE S'AMÉLIORERA-T-ELLE ?

A ces mots, oppressé du sentiment douloureux dont m'accabla leur sévérité : « Malheur aux nations ! m'écriai-je en fondant en larmes ; malheur à moi-même ! Ah ! c'est maintenant que j'ai désespéré du bonheur de l'homme. Puisque ses maux procèdent de son cœur, puisque lui seul peut y porter remède, malheur à jamais à son existence ! Qui pourra en effet mettre un frein à la cupidité du fort et du puissant ? Qui pourra éclairer l'ignorance du faible ? Qui instruira la multitude de ses droits, et forcera les chefs de remplir leurs devoirs ? Ainsi, la race des hommes est pour toujours dévouée à la souffrance ! Ainsi, l'individu ne cessera d'opprimer l'individu, une nation d'attaquer une autre nation, et jamais il ne renâtra pour les contrées des jours de prospérité et de gloire. Hélas ! des conquérans viendront ; ils chasseront les oppresseurs et

s'établiront à leur place, mais, succédant à leur pouvoir, ils succéderont à leur rapacité, et la terre aura changé de tyrans sans changer de tyrannie.

Alors, me tournant vers le Génie : « O Génie ! lui dis-je, le désespoir est descendu dans mon âme : en connaissant la nature de l'homme, la *perversité de ceux qui gouvernent* et l'*avilissement de ceux qui sont gouvernés* m'ont dégoûté de la vie, et quand il n'est de choix que d'être complice ou victime de l'oppression, que reste-t-il à l'homme vertueux, que de joindre sa cendre à celle des tombeaux ! »

Et le Génie, gardant le silence, me fixa d'un regard sévère mêlé de compassion ; et, après quelques instans, il reprit : « Ainsi, c'est à mourir que la vertu réside ! L'homme pervers est infatigable à consommer le crime, et l'homme juste se rebute au premier obstacle à faire le bien !... Mais tel est le cœur humain ; un succès l'enivre de confiance, un revers l'abat et le consterne : toujours entier à la sensation du moment, il ne juge point des choses par leur nature, mais par l'élan de sa passion. Homme qui désespères du genre humain, sur quel calcul profond de faits et de raison-

nemens as-tu établi ta sentence ? As-tu scruté l'organisation de l'être sensible , pour déterminer avec précision si les mobiles qui le portent au bonheur sont essentiellement plus faibles que ceux qui l'en repoussent ? Ou bien , embrassant d'un coup-d'œil l'histoire de l'espèce , et jugeant du futur par l'exemple du passé , as-tu constaté que tout progrès lui est impossible ? Réponds ! depuis leur origine , les sociétés n'ont-elles fait aucun pas vers l'instruction et un meilleur sort ? Les hommes sont-ils encore dans les forêts , manquant de tout , ignorans , féroces , stupides ? les nations sont-elles encore toutes à ces temps où , sur le globe , l'œil ne voyait que des brigands brutes ou de brutes esclaves ? Si , dans un temps , dans un lieu , des individus sont devenus meilleurs , pourquoi la masse ne s'améliorerait-elle pas ? Si des sociétés partielles se sont perfectionnées , pourquoi ne se perfectionnerait pas la société générale ? Et si les premiers obstacles sont franchis , pourquoi les autres seraient-ils insurmontables ?

» Voudrais-tu penser que l'espèce va se détériorant ? Garde-toi de l'illusion et des paradoxes du *misanthrope* : l'homme mécontent du présent suppose au passé une perfection mensongère qui

n'est que le masque de son chagrin. Il loue les morts en haine des vivans, il bat les enfans avec les ossemens de leurs pères.

» Pour démontrer une prétendue perfection rétrograde, il faudrait démentir le témoignage des faits et de la raison; et s'il reste aux faits passés de l'équivoque, il faudrait démentir le fait subsistant de l'organisation de l'homme; il faudrait prouver qu'il naît avec un usage éclairé de ses sens; qu'il sait, sans expérience, distinguer du poison l'aliment; que l'enfant est plus sage que le vieillard, l'aveugle plus assuré dans sa marche que le clairvoyant; que l'homme civilisé est plus malheureux que l'anthropophage; en un mot, qu'il n'existe pas d'échelle progressive d'expérience et d'instruction.

» Jeune homme, crois-en la voix des tombeaux et le témoignage des monumens: des contrées, sans doute, ont déchu de ce qu'elles furent à certaines époques; mais si l'esprit sondait ce qu'alors même furent la sagesse et la félicité de leurs habitans, il trouverait qu'il y eut dans leur gloire moins de réalité que d'éclat; il verrait que, dans les anciens États, même les plus vantés, il y eut d'énormes vices, de cruels abus, d'où résulta précisément

leur fragilité ; qu'en général les principes des gouvernemens étaient atroces ; qu'il régnait de peuple à peuple un brigandage insolent , des guerres barbares , des haines implacables (13) ; que le droit naturel était ignoré ; que la moralité était pervertie par un fanatisme insensé , par des superstitions déplorables ; qu'un songe , qu'une vision , un oracle , causaient à chaque instant de vastes commotions : et peut-être les nations ne sont-elles pas encore bien guéries de tant de maux ; mais du moins l'intensité en a diminué , et l'expérience du passé n'a pas été totalement perdue. Depuis trois siècles surtout , les lumières se sont accrues , propagées ; la civilisation , favorisée de circonstances heureuses , a fait des progrès sensibles ; les inconvéniens mêmes et les abus ont tourné à son avantage : car si les conquêtes ont trop étendu les États , les peuples , en se réunissant sous un même joug , ont perdu cet esprit d'isolement et de division qui les rendait tous ennemis : si les pouvoirs se sont concentrés , il y a eu , dans leur gestion , plus d'ensemble et plus d'harmonie ; si les guerres sont devenues plus vastes dans leurs masses , elles ont été moins meurtrières dans leurs détails ; si les peuples y ont porté moins de personnalité , moins

d'énergie, leur lutte a été moins sanguinaire, moins acharnée : ils ont été moins libres, mais moins turbulens ; plus amollis, mais plus pacifiques. Le despotisme même les a servis : car si les gouvernemens ont été plus absolus, ils ont été moins inquiets et moins orageux ; si les trônes ont été des propriétés, ils ont excité, à titre d'héritage, moins de dissensions, et les peuples ont eu moins de secousses ; si, enfin, les despotes, jaloux et mystérieux, ont interdit toute connaissance de leur administration, toute concurrence au manie-
ment des affaires, les passions, écartées de la carrière politique, se sont portées vers les arts, les sciences naturelles, et la sphère des idées en tout genre s'est agrandie : l'homme, livré aux études abstraites, a mieux saisi sa place dans la nature, ses rapports dans la société ; les principes ont été mieux discutés, les fins mieux connues, les lumières plus répandues, les individus plus instruits, les mœurs plus sociales, la vie plus douce ; en masse, l'espèce, surtout dans certaines contrées, a sensiblement gagné ; et cette amélioration désormais ne peut que s'accroître, parce que ses deux principaux obstacles, ceux-là même qui l'avaient rendue jusque-là si lente et quelquefois

rétrograde, la difficulté de transmettre et de communiquer rapidement les idées, sont enfin levés.

» En effet, chez les anciens peuples, chaque canton, chaque cité, par la *différence de son langage*, étant isolé de tout autre, il en résultait un chaos favorable à l'ignorance et à l'anarchie. Il n'y avait point de communication d'idées, point de participation d'invention, point d'harmonie d'intérêts ni de volontés, point d'unité d'action, de conduite; en outre, tout moyen de répandre et de transmettre les idées se réduisant à *la parole fugitive et limitée, à des écrits longs d'exécution, dispendieux et rares*, il s'ensuivait empêchement de toute instruction pour le présent, perte d'expérience de génération à génération, instabilité, rétrogradation de lumières, et perpétuité de chaos et d'enfance.

» Au contraire, dans l'état moderne, et surtout dans celui de l'Europe, de grandes nations ayant contracté l'alliance d'un même langage, il s'est établi de vastes communautés d'opinions, les esprits se sont rapprochés, les cœurs se sont entendus; il y a eu accord de pensées, unité d'action; ensuite *un art sacré, un don divin de génie, l'imprimerie*, ayant fourni le moyen de répan-

dre, de communiquer en un même instant une même idée à des millions d'hommes, et de la fixer d'une manière durable, sans que la puissance des tyrans pût l'arrêter ni l'anéantir, il s'est formé une masse progressive d'instruction, une atmosphère croissante de lumières, qui, désormais, assurent solidement l'amélioration. Et cette amélioration devient un effet nécessaire des lois de la nature; car, par *la loi de la sensibilité*, l'homme tend aussi invinciblement à se rendre heureux, que le feu à monter, que la pierre à graviter, que l'eau à se niveler. Son obstacle est son ignorance, qui l'égare dans les moyens, qui le trompe sur les effets et les causes. A force d'expérience, il s'éclairera; à force d'erreurs, il se redressera: il deviendra sage et bon, *parce qu'il est dans son intérêt de l'être*; et, dans une nation, les idées se communiquant, des classes entières seront instruites, et la science deviendra vulgaire; et tous les hommes connaîtront quels sont les principes du bonheur individuel et de la félicité publique; ils sauront quels sont les rapports, leurs droits, leurs devoirs dans l'ordre social; ils apprendront à se garantir des illusions de la cupidité; ils con-

voient que *la morale est une science physique*.

composée, il est vrai, d'éléments compliqués dans leur jeu, mais simples et invariables de leur nature, parce qu'ils sont les éléments mêmes de l'organisation de l'homme. Ils sentiront qu'ils doivent être *modérés* et *justes*, parce que là est l'avantage et la sûreté de chacun; que vouloir jouir aux dépens d'autrui est un faux calcul d'ignorance, parce que de là résultent des représailles, des haines, des vengeances, et que l'improbité est l'effet constant de la sottise.

» Les particuliers sentiront que le bonheur individuel est lié au bonheur de la société;

» Les faibles, que, loin de se diviser d'intérêts, ils doivent s'unir parce que l'égalité fait leurs forces;

» Les riches, que la mesure des jouissances est bornée par la constitution des organes, et que l'ennui suit la satiété;

» Le pauvre, que c'est dans l'emploi du temps et la paix du cœur que consiste le plus haut degré du bonheur de l'homme.

» Et l'opinion publique atteignant les rois jusque sur leurs trônes, les forcera de se contenir dans les bornes d'une autorité régulière.

» Le hasard même, servant les nations, leur

donnera tantôt *des chefs incapables*, qui, par *faiblesse*, les laisseront devenir libres; tantôt *des chefs éclairés*, qui, par *vertu*, les affranchiront.

» Et alors qu'il existera sur la terre de *grands individus*, des *corps de nations éclairées et libres*, il arrivera à l'espèce ce qui arrive à ses élémens, la communication des lumières d'une portion s'étendra de proche en proche, et gagnera le tout. Par *la loi de l'imitation*, *l'exemple d'un premier peuple sera suivi par les autres*, ils *adopteront son esprit, ses lois*. Les despotes mêmes, voyant qu'ils ne peuvent plus maintenir leur pouvoir sans la justice et la bienfaisance, adonciron leur régime par besoin, par rivalité, et la civilisation deviendra générale.

» Et il s'établira de peuple à peuple *un équilibre de forces*, qui, les contenant tous dans le respect de leurs droits réciproques, fera cesser leurs barbares usages de guerre, et soumettre à *des voies civiles le jugement de leurs contestations*; et l'espèce entière deviendra une *grande société*, une même *famille* gouvernée par un même esprit, par de communes lois, et jouissant de toute la félicité dont la nature humaine est capable.

» Ce grand travail, sans doute, sera long, parce qu'il faut qu'un même mouvement se propage dans un corps immense; qu'un même levain assimile une énorme masse de parties hétérogènes: mais enfin ce mouvement s'opérera, et déjà les présages de cet avenir se déclarent. Déjà la *grande société*, parcourant dans sa marche les mêmes places que les *sociétés partielles*, s'annonce pour tendre aux mêmes résultats. Dissoute d'abord dans toutes ses parties, elle a vu long-temps ses membres sans cohésion; et l'isolement général des peuples forma son *premier âge d'anarchie et d'enfance*: partagée ensuite au hasard en sections irrégulières d'États et de royaumes, elle a subi les fâcheux effets de l'extrême *inégalité* des richesses, des conditions; et l'*aristocratie des grands empires* a formé son *second âge*; puis ces *grands privilégiés* se disputant la prédominance, elle a parcouru la période du *choc des factions*. Et maintenant les partis, las de leurs discordes, sentant le besoin des lois, soupirent après l'époque de l'ordre et de la paix. Qu'il se montre un *chef vertueux*! qu'un *peuple puissant et juste* paraisse! et la terre l'élève au pouvoir suprême: la terre attend un *peuple législateur*; elle le désire,

elle l'appelle, et mon cœur l'entend.. » Et tournant la tête du côté de l'occident : « Oui, continua-t-il, déjà un bruit sourd frappe mon oreille : un cri de *liberté*, prononcé sur des rives lointaines, a retenti dans l'ancien continent. A ce cri, un murmure secret contre l'oppression s'élève chez une grande nation ; une inquiétude salutaire l'alarme sur sa situation ; elle s'interroge sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle devrait être ; et, surprise de sa faiblesse, elle recherche quels sont ses droits, ses moyens ; quelle a été la conduite de ses chefs... Encore un jour, une réflexion ... et un mouvement immense va naître ; un siècle nouveau va s'ouvrir ! siècle d'étonnement pour le vulgaire, de surprise et d'effroi pour les tyrans, d'affranchissement pour un grand peuple, et d'espérance pour toute la terre ! »



CHAPITRE XIV.

LE GRAND OBSTACLE AU PERFECTIONNEMENT.

Le Génie se tut... Cependant, prévenu de noirs sentimens, mon esprit demeurâ rebelle à la persuasion; mais craignant de le choquer par ma résistance, je demeurai silencieux.....

Après quelque intervalle, se tournant vers moi et me fixant d'un regard perçant..... « Tu gardes le silence, reprit-il, et ton cœur agite des pensées qu'il n'ose produire!.... » Interdit et troublé, « O Génie! lui dis-je, pardonne ma faiblesse : sans doute ta bouche ne peut proférer que la vérité; mais ta céleste intelligence en saisit les traits là où mes sens grossiers ne voient que des nuages. J'en fais l'aveu, la conviction n'a point pénétré dans mon âme, et j'ai craint que mon *doute* ne te fût une offense. »

« Et qu'a le doute, répondit-il, qui en fasse un crime? L'homme est-il maître de sentir autrement

qu'il n'est affecté ?..... Si une vérité est palpable et d'une pratique importante, plaignons celui qui la méconnaît, sa peine naît de son aveuglement. Si elle est certaine, équivoque, comment lui trouver le caractère qu'elle n'a pas ? Croire sans évidence, sans démonstration, est un acte d'ignorance et de sottise : le crédule se perd dans un dédale d'inconséquences ; l'homme sensé examine, discute, afin d'être d'accord dans ses opinions ; et l'homme de bonne foi supporte la contradiction, parce qu'elle seule fait naître l'évidence. La violence est l'argument du mensonge ; et imposer d'autorité une croyance, est l'acte et l'indice d'un tyran. »

Enhardi par ces paroles : « O Génie, répondis-je, puisque ma raison est libre, je m'efforce en vain d'accueillir l'espoir flatteur dont tu la consoles : l'âme vertueuse et sensible se livre aisément aux rêves du bonheur, mais sans cesse une réalité cruelle la réveille à la souffrance et à la misère : plus je médite sur la nature de l'homme, plus j'examine l'état présent des sociétés, moins un monde de sagesse et de félicité me semble possible à réaliser. Je parcours de mes regards toute la face de notre hémisphère ; en aucun lieu je n'aperçois le germe, ou ne pressens le mobile d'un

heureuse révolution. L'Asie entière est ensevelie dans les plus profondes ténèbres. Le Chinois, avili par le *despotisme du bambou* (14), aveuglé par la superstition astrologique, par un code immuable de gestes, par le vice radical d'une langue et surtout d'une écriture mal construites, ne m'offre, dans sa civilisation avortée, qu'un peuple automate. L'Indien, accablé de préjugés, enchaîné par les liens sacrés de ses castes, végète dans une apathie incurable. Le Tartare, errant ou fixé, toujours ignorant ou féroce, vit dans la barbarie de ses aïeux. L'Arabe, doué d'un génie heureux, perd sa force et le fruit de sa vertu dans l'anarchie de ses tribus et la jalousie de ses familles. L'Africain, dégradé de la condition de l'homme, semble voué sans retour à la servitude. Dans le Nord, je ne vois que des serfs avilis, que des peuples *troupeaux*, dont se jouent de grands *propriétaires*. Partout l'ignorance, la tyrannie, la misère, ont frappé de stupeur les nations; et des habitudes vicieuses, dépravant les sens naturels, ont détruit jusqu'à l'instinct du bonheur et de la vérité: il est vrai que, dans quelques contrées de l'Europe, la raison a commencé de prendre un premier essor; mais, là même, les lumières des particuliers sont-

elles communes aux païons? L'habileté des gouvernemens a-t-elle tourné à l'avantage des peuples? Et ces peuples, qui se disaient policés, ne sont-ils pas ceux qui, depuis trois siècles, remplissent la terre de leurs injustices? ne sont-ce pas eux qui, sous des prétextes de commerce, ont dévasté l'Inde, dépeuplé un nouveau continent, et soumettent encore aujourd'hui l'Afrique au plus barbare des esclavages? La liberté naîtra-t-elle du sein des tyrans, et la justice sera-t-elle rendue par des mains spoliatrices et avares? O Génie! j'ai vu les pays civilisés, et l'illusion de leur sagesse s'est dissipée devant mes regards : j'ai vu les richesses entassées dans quelques mains, et la multitude pauvre et dénuée : j'ai vu tous les droits, tous les pouvoirs concentrés dans certaines classes, et la masse des peuples passive et précaire : j'ai vu des maisons de princes, et point de corps de nation ; des intérêts de gouvernement, et point d'intérêt ni d'esprit public : j'ai vu que toute la science de ceux qui commandent consistait à opprimer prudemment ; et la servitude raffinée des peuples policés m'en a paru plus irrémédiable.

» Un obstacle surtout, ô Génie, a profondément frappé ma pensée : en portant mes regards



sur le globe, je l'ai vu partagé en vingt systèmes de cultes différens : chaque nation a reçu ou s'est fait des opinions religieuses opposées; et chacune s'attribuant exclusivement le vérité, veut croire toute autre en erreur. Or si, comme il est de fait, dans leur discordance, le grand nombre des hommes se trompe, et se trompe de bonne foi, il s'ensuit que notre esprit se *persuade du mensonge comme de la vérité*; et alors, quel moyen de l'éclairer? Comment dissiper le préjugé qui d'abord a saisi l'esprit? Comment, surtout, écarter son bandeau, quand le premier article de chaque croyance, le premier dogme de toute religion, est la proscription absolue du *doute*, *l'interdiction de l'examen*, *l'abnégation* de son propre jugement? Que fera la vérité pour être reconnue? Si elle s'offre avec les preuves du raisonnement, l'homme pusillanime récuse sa conscience; si elle invoque l'autorité des puissances célestes, l'homme préoccupé lui oppose une autorité du même genre, et traite toute innovation de blasphème. Ainsi, l'homme dans son aveuglement, rivant sur lui-même ses fers, s'est à jamais livré sans défense au jeu de son ignorance et de ses passions. Pour dissondre des entraves si fatales, il faudrait

un concours inouï d'heureuses circonstances ; il faudrait qu'une nation entière , guérie du délire de la superstition , fût inaccessible aux impulsions du fanatisme ; qu'affranchi du joug d'une fausse doctrine , un peuple s'imposât lui-même celui de la vraie morale et de la raison ; qu'il fût à la fois *hardi* et *prudent* , instruit et docile ; que chaque individu , connaissant ses droits , n'en transgressât pas la limite ; que le pauvre sût résister à la séduction , le riche à l'avarice ; qu'il se trouvât des chefs désintéressés et justes ; que les oppresseurs fussent saisis d'un esprit de démence et de vertige ; que le *peuple* , reconvrant ses pouvoirs , sentit qu'il ne les peut exercer , et qu'il se constituât des organes ; que , créateur de ses magistrats , il sût à la fois les censurer et les respecter ; que , dans la réforme subite de tout une nation vivant d'abus , chaque individu disloqué souffrît patiemment les privations et le changement de ses habitudes ; que cette nation enfin fût assez courageuse pour conquérir sa liberté , assez instruite pour l'affermir , assez puissante pour la défendre , assez généreuse pour la partager : et tant de conditions pourront-elles jamais se rassembler ? Et lorsqu'en ses combinaisons infinies le sort produirait enfin celle-là , en

verrai-je les jours fortunés? et ma cendre ne sera-t-elle pas dès long-temps refroidie? ».

A ces mots ma poitrine oppressée se refusa à la parole.... Le Génie ne me répondit point; mais j'entendis qu'il disait à voix basse : « Soutenons l'espoir de ce jeune homme; car si celui qui aime ses semblables se décourage, que deviendront les nations? Et peut-être le passé n'est-il que trop propre à flétrir le courage! Eh bien! anticipons le temps à venir; dévoilons à la vertu le siècle étonnant près de naître, afin qu'à la vue du but qu'elle désire, ranimée d'une nouvelle ardeur, elle redouble l'effort qui doit l'y porter. »

